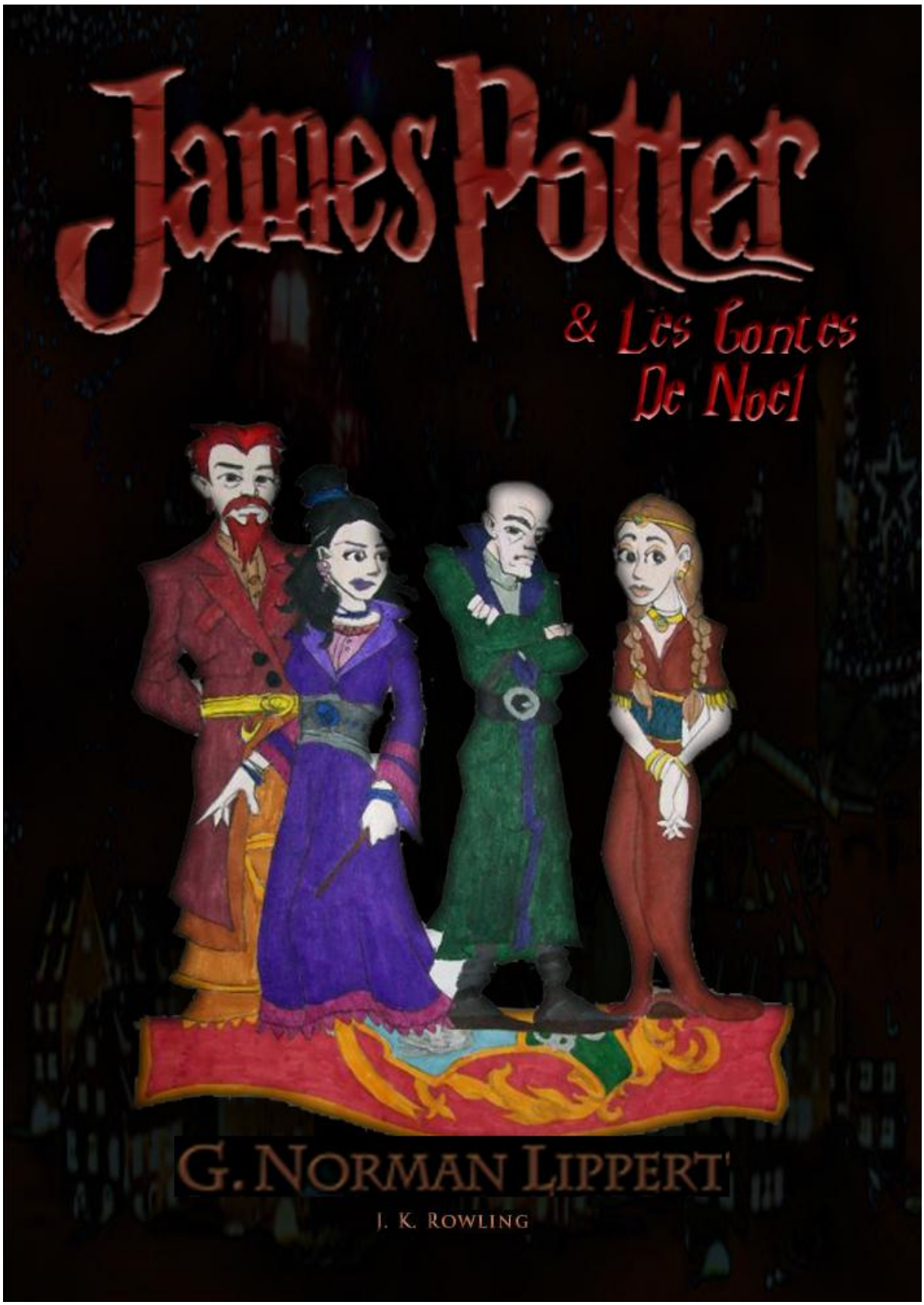

James Potter
& Les Contes De Noel
G. Norman Lippert
J. K. Rowling

Trois Contes de Noël

« Three Christmas Stories »

Par Norman G. Lippert

D'après J. K. Rowling

Traduction en français de Anne Solo



Sommaire

I – Le Cadeau de Merlin 4

II – Le Premier Noël d'Harry Potter 17

III – L'escapade de Petra 30



I – Le Cadeau de Merlin

Une histoire des Fondateurs

Dédicacé aux amis du forum Grotto Keep

Le soir de Noël, quatre personnes – deux hommes et deux femmes – traversaient la Grande salle du Château de Poudlard, passant au milieu des nombreux élèves installés aux longues tables.

Un des sorciers – très grand, et qui possédait un bouc arrogant – remarqua :

— J'ai l'impression que cette célébration revient chaque année plus vite, pas vous ? Parfois, je me demande si les expériences sur le temps d'une certaine personne de ma connaissance ne provoquent pas de désastreux résultats.

La remarque fit sourire une grande femme aux cheveux noirs, qui portait une robe bleue aux plis soyeux.

— Godric, j'ai vraiment l'impression que tu ne l'oublieras jamais, répondit-elle, moqueuse. Un jour, je réussirai à créer un instrument parfait. Et tu seras le premier à m'en remercier, j'en suis certaine.

L'autre sorcière – une imposante Junon avec des tresses de cheveux roux – demanda:

— Rowena, de quel nom comptes-tu baptiser cet appareil ? Je l'ai oublié.

— Je me souviens que « Retourneur de temps » avait été suggéré, intervint la voix sarcastique de l'autre sorcier, un chauve au visage dur. Je me souviens aussi avoir fermement refusé une telle absurdité – au sens le plus littéral. Rien ne « retourne » jamais le temps !

La sorcière brune – Rowena Serdaigle – répondit vertement :

— La question n'est pas de savoir comment mon instrument affectera le temps, Salazar. Il s'agit uniquement d'expliquer son fonctionnement. En vérité, je le pourvoirai d'un sortilège qui aura pour effet de retourner…

Godric Gryffondor interrompit la sorcière en lui posant la main sur l'épaule, tandis que les quatre fondateurs de l'école montaient ensemble sur l'estrade, où était installée leur table officielle.

— Si je ne me trompe pas, annonça-t-il calmement, nous avons ce soir une tradition à respecter

Helga Poufsouffle, la grande sorcière aux tresses rousses, attendit de s'asseoir avant d'acquiescer.

— C'est vrai, dit-elle. Artifex ?

Un mince jeune homme – dont les traits se distinguaient par des lèvres lippues et des yeux globuleux – était assis au bout de la table. En voyant arriver le quatuor, il bondit pour se relever et, dans sa hâte, bouscula la table de bois. Aussitôt, il plongea en avant et récupéra son verre d'eau avant qu'il se renverse.

— Oui, Mrs Poufsouffle ! Je suis là.

— Veuillez, je vous prie, nous rappeler quelles largesses nous avons répandues sur le peuple aux précédentes célébrations.

Toujours debout, Artifex sortit de sa robe un long parchemin qu'il déroula sur la table. Il se pencha pour l'examiner, les yeux plissés.

— Je vais reprendre dix ans en arrière, annonça-t-il, puis il se mit à lire : Trois des fondateurs déposent d'abondantes victuailles dans la masure d'un pauvre paysan, provoquant ainsi une liesse générale et un chœur de remerciements, aussi bien du manant lui-même que de sa famille et ses voisins. Serpentard exprime dûment son opposition. L'année suivante, trois des fondateurs décident d'accorder un dixième des oboles pour aider à bâtir un entrepôt chez les Moldus. Serpentard exprime dûment son opposition…

Gryffondor, interrompit le barde en agitant la main

— Oui, oui, soupira-t-il. Mais qu'allons-nous faire cette année ? J'avoue que je préférerais quelque chose de… différent. Nous avons trop pris l'habitude de distribuer notre or plutôt qu'utiliser nos dons. Et ça me semble aller à l'encontre de ce que nous enseignons à nos élèves

— Effectivement, répliqua Serpentard d'un ton doucereux, ce n'est pas ce que *vous* leur recommandez.

Serdaigle reposa sur la table son gobelet de vin.

— Godric a raison, approuva-t-elle avec vigueur. Il y a trop longtemps que nous n'avons pas appliqué nos dons pour la bonne cause. N'avons-nous pas toujours affirmé que ceux qui possèdent des talents magiques doivent s'en servir, et que ceux qui n'en ont pas…

— Je t'en prie, ne le dis pas ! gémit Poufsouffle. Mais alors, qu'allons-nous faire ?

À ce moment précis, un claquement sonore renvoya des échos dans la Grande Salle, et un courant d'air glacé fit tourner toutes les têtes. Les gigantesques portes du château venaient de s'ouvrir avec fracas, et une silhouette énorme en émergeait, enveloppée d'un nuage de neige poudreuse.

Sur l'estrade, Serpentard leva les yeux au ciel avec une expression de mépris amusé.

— Certains d'entre nous ne peuvent jamais s'empêcher de faire une entrée dramatique, dit-il.

Tous les yeux de la Grande Salle étaient braqués sur le sorcier qui arrivait : un homme très grand, avec une lourde cape de fourrure au capuchon baissé sur la tête. Il avait une longue barbe dorée qui lui couvrait la poitrine. Après avoir traversé toute la longueur de la salle dans un silence total, il monta sur l'estrade.

Le visage figé, Godric Gryffondor s'était levé pour accueillir le nouvel arrivant.

— Merlinus, le salua-t-il d'un ton froid. Nous ignorions que vous vous trouviez dans les parages en cette fin d'année. Soyez le bienvenu.

Sans sourire, le grand enchanteur inclina la tête.

— Merci à vous, fondateur, mais je ne suis pas apparu cette nuit pour partager votre célébration. Je suis venu vous apporter une nouvelle d'importance émanant du roi lui-même.

— Le roi Truffebaume ? s'étonna Serdaigle avec une moue. Pourquoi devrions-nous accorder la moindre importance aux paroles de ce pantin ? Il n'est pas reconnu comme roi par le monde magique ! Il ne sait même pas que l'école de Poudlard existe sur ses terres.

— Ce n'est pas Truffebaume qui m'a appris ce que je sais, dit Merlin de sa voix basse et rocailleuse. Je parlais de *notre* roi.

Tous les yeux de la table se fixèrent sur lui. Il y eut un silence tendu. Puis Poufsouffle demanda d'une voix tranquille :

— Kraigle ?

Serpentard leva son hanap de vin.

— C'est ridicule, déclara-t-il sèchement. C'est un conte pour enfants. Le roi Kraigle, premier monarque du monde sorcier, est mort depuis longtemps, et tout le monde le sait.

— Non, pas *tout* le monde, corrigea doucement Poufsouffle. Beaucoup d'entre nous croient à ce conte, et pas seulement les enfants, comme *vous* le savez parfaitement, Salazar.

Gryffondor examinait attentivement son hôte inattendu.

— Êtes-vous bien certain de ce que vous dites, Merlinus ? Vous ne serez pas surpris d'apprendre que vos loyauté et crédibilité ont, ces derniers temps, été soumises à de nombreuses spéculations. Cette histoire paraît plutôt incroyable.

Merlin ne cligna même pas des yeux.

— Je ne le vois pas souvent, mais je le reconnais quand c'est le cas. Vu son apparence, il est plutôt difficile de se tromper. Il connaît vos traditions en cette nuit de célébration, et vous charge d'une mission à accomplir. Il s'agit d'une tâche digne de vos pouvoirs qui ne pourra que vous vous agréer… du moins, à la plupart d'entre vous

Les yeux bleu glacier de l'enchanteur se tournèrent vers Serpentard, dont le regard s'étrécit.

Au bout de la table, Artifex s'éclaircit la voix avec prudence.

— Euh… j'essaie de tout noter, maîtres, mais je suis un peu troublé. J'ignore tout de ce conte au sujet du premier roi Kraigle. Je dois admettre que mes parents n'étaient ni très bavards ni très instruits et je n'ai jamais rien entendu de tel.

Gryffondor ne quittait pas Merlin des yeux.

— Il y a des décennies de cela, répondit-il, le roi Kraigle a négocié un célèbre traité de paix qui a mis fin à la guerre entre les Elfes et les Gobelins. En récompense, d'après la légende, les Elfes lui auraient accordé l'immortalité.

Artifex leva les yeux de son parchemin.

— Les elfes de maison ? s'étonna-t-il. Mais eux-mêmes ne sont pas immortels, à ce que j'en sais.

— Non, il ne s'agissait pas d'eux, répondit Serdaigle. Les elfes *de maison* sont les descendants d'anciennes unions entre les Elfes et les Gobelins. Mais leurs aïeux ont préféré rester…

Quand la sorcière ne poursuivit pas sa phrase, Artifex plissa le front, d'un air perplexe.

— Oui ? insista-t-il. Rester… où ?

— Nous verrons plus tard, coupa Serpentard avant de se tourner vers Merlinus. Vous êtes soit un manipulateur, soit un naïf. La tombe de Kraigle est incartable, et l'Histoire en a perdu la trace, mais elle existe pourtant, aussi certainement que la table qui se trouve devant nous. Vous pouvez nous parler de cette mystérieuse mission, cher ami enchanteur, mais je préférerais que vous évitiez de l'embellir avec de telles fictions. Si ça vous est possible, bien entendu.

Merlin étudia un moment Serpentard, puis il eut un sourire mystérieux, et acquiesça.

— Une jeune sorcière du nom de Gabriella sera, cette nuit même, victime d'un loup-garou plutôt futé. Il faut à tout prix éviter cette rencontre, parce que les héritiers de cette sorcière ont dans le futur un rôle important à jouer. Elle possède une chaumière ici même, dans le bois voisin, bien que je n'en connaisse pas l'emplacement exact. Nous la reconnaîtrons à sa girouette cassée près de la cheminée.

— Et c'est là votre mission vitale ? ricana Serpentard. Une sortie sans intérêt par une nuit glaciale pour protéger la chaumière d'une paysanne ?

Il éclata de rire, comme si cette idée était ridiculement drôle.

— Ça ne ressemble pas à nos tâches habituelles, reconnut Poufsouffle, mais si les informations de Merlinus sont exactes…

Serpentard l'interrompit en agitant la main.

— Quelle importance peut avoir une paysanne de plus ou de moins ? Après tout, même les loups-garous méritent un petit cadeau de Noël, vous ne trouvez pas ?

— Vous pouvez douter de Merlinus, Salazar, dit froidement Serdaigle, mais je vous interdis de plaisanter sur la vie des autres, surtout à Noël. Votre cœur est aussi froid que cette nuit d'hiver que vous refusez d'affronter.

Gryffondor se pencha en avant sur la table, et affronta le grand sorcier qui lui faisait face.

— Dites-moi, Merlinus, si cette mission est tellement importante, pourquoi ne pas vous en charger personnellement ?

Merlin ne répondit pas pendant plusieurs secondes. Finalement, il détourna les yeux pour dire:

— J'ai dû jurer de ne pas intervenir dans cette affaire. Le roi a exigé mon serment.

Gryffondor leva les sourcils.

— Je me demande bien pourquoi, insista-t-il calmement.

— Peut-être devriez-vous le demander directement au roi, Godric, répondit Merlin, en lui renvoyant sa mimique.

Gryffondor hocha la tête, comme si la réponse le satisfaisait.

— J'accepte votre mission, Merlinus, dit-il, à condition que vous vous joigniez à moi, même si vous n'agissez pas. Peut-être, comme le prévoit Serpentard, tout ceci ne sera qu'une simple promenade dans la neige pour la nuit de Noël, mais après tout, quel mal y aurait-il ? Nous étions justement assis, tous les quatre, à discuter de la meilleure façon d'utiliser nos talents cette nuit. Qui vient avec moi ?

Avec un sourire, Serdaigle sortit sa baguette de sa robe bleue.

— Je viens, dit-elle, il y a bien trop longtemps que nous n'avons pas fait une sortie en force.

— Je viens aussi, dit Poufsouffle en se levant.

Au bout de la table, on entendait la plume d'Artifex qui grattait le parchemin ouvert devant lui.

— Serpentard… marmonnait-il entre ses dents, exprime dûment son opposition.

Il n'avait pas terminé le dernier mot quand la plume s'envola de ses doigts et traversa toute la table.

— Non ! Barre-le ! ordonna sèchement Serpentard.

Sa baguette était pointée vers la plume. D'un geste preste, il la renvoya vers le parchemin, et biffa lui-même la dernière ligne.

— Mais… commença le barde.

— Je vais accompagner mes compagnons dans cette mission. Connaissant Merlinus, je désire assister de mes propres yeux à ce qui va se passer.

Artifex essayait (en vain) de rattraper sa plume qui écrivait d'elle-même.

— Ah, très bien, dit-il. Je prendrai note de vos exploits à votre retour, maîtres fondateurs.

Serpentard se leva, la baguette toujours braquée sur la plume volante.

— Pas du tout, jeune barde ! Je veux que vous nous accompagniez. Votre compte-rendu sera bien plus précis si vous assistez à la scène en direct.

— Très bien, maître, dit Artifex, sans le moindre enthousiasme.

Quand le petit groupe redescendit les marches de l'estrade, Artifex suivait à l'arrière. Il cherchait toujours à récupérer sa plume qui refusait de lui obéir.

À la porte, Serdaigle s'arrêta, et se retourna. Elle approcha de l'une des tables des élèves et la scruta d'un œil attentif. Trouvant ce qu'elle cherchait, elle tendit les deux mains, et le récupéra.

Surpris, Gryffondor examina l'énorme citrouille que portait la sorcière quand elle les rejoignit.

— Mais pourquoi en aurais-tu besoin? demanda-t-il.

— J'ai l'intention d'essayer quelque chose, répondit-elle en passant devant lui, le menton levé.

Ensemble, le groupe traversa le château, arriva dans la rotonde, et se dirigea vers les grandes portes qui ouvraient dans la nuit glaciale et hivernale.

***

— Prenez note, Artifex, ordonna Serpentard de son siège. Je proteste vigoureusement contre ce moyen de transport.

Poufsouffle dut élever la voix pour se faire entendre dans les bourrasques de vent.

— Il suffit, Salazar. Comme l'a signalé Rowena, je trouve que ça correspond bien à la situation.

— Absolument, approuva Gryffondor. Vu que nous ne connaissons pas l'emplacement exact de la chaumière de cette fille, il nous est impossible de transplaner jusque-là. Y aller en balai serait trop ostentatoire dans le monde moldu. Ces derniers temps, nous essayons d'être plus discrets. Ce traineau nous permet d'explorer les bois incognito. C'est parfait.

— Nous sommes dans une *citrouille*, signala Serpentard écœuré.

— Non, c'est un traineau maintenant, rétorqua Serdaigle. Bien sûr, il a gardé un peu la forme de la citrouille…

— L'odeur surtout ! protesta Serpentard.

— Quelle importance ! Il correspond parfaitement à nos attentes. Et je trouve que les rennes ajoutent une touche intéressante, même si je dois le dire moi-même.

— Je continue à les voir comme des souris, se moqua Serpentard. Et je tiens à ce que notre chroniqueur prenne des notes aussi précises que possible, puisqu'aussi bien ces… rongeurs que la citrouille reprendront leur forme originelle à… euh – à quelle heure au juste ?

Serdaigle soupira.

— À minuit. Je suis désolée, je n'ai pu obtenir davantage. Cette magie particulière est d'assez court terme. Il ne s'agit pas de métamorphose classique. Je n'ai jamais été capable de la maintenir toute la nuit. C'est un peu comme un conte de fées, non ? J'ai appris ce sortilège de ma marraine, et j'ai *toujours voulu* l'essayer.

— J'apprécie que vous ayez tenu à nous faire partager cette expérience, déclara Serpentard d'un ton hautain.

Gryffondor était assis à l'avant du traineau, les mains serrées sur les rênes.

— Combien de temps avons-nous, Merlinus ? demanda-t-il.

— Le loup-garou attaquera la jeune Gabriella quand elle reviendra chez elle, quelques minutes après 23:00, répondit Merlin. Il a l'intention de lui tendre une embuscade, aussi vous devez être à vos postes avant le retour de la fille. Elle ne doit pas nous voir. Ceci… compliquerait les choses.

Poufsouffle se tourna vers l'enchanteur, avec curiosité, comme si elle se rappelait quelque chose.

— Au château, vous avez traité le loup-garou de « futé ». Que vouliez-vous dire par là ?

— Chère madame, vous ne me croiriez jamais si je vous le disais. Permettez-moi simplement de déclarer que ce loup-garou, sous sa forme humaine, est un petit seigneur moldu. Et il écrit des histoires… plutôt banales, à mon avis.

— Voilà qui s'annonce plus intéressant que prévu, reconnut Serpentard avec un rictus.

Le traineau avançait doucement, bringuebalant pour monter la colline, oscillant entre les arbres. Tout autour, le paysage était couvert de neige qui brillait d'une lumière bleutée sous la pleine lune. La glace scintillait sur les branches dénudées, et le sol craquait sous les patins du traineau.

— Il se fait tard, déclara Serdaigle au bout d'un moment. À cette allure, nous ne trouverons jamais la chaumière. Nous avons besoin de nous séparer pour mieux la chercher. Qu'en pensez-vous ?

— Il n'en est pas question, répondit Gryffondor, sauf si tu nous as apporté d'autres citrouilles.

Poufsouffle se redressa sur son siège.

— Je vais peut-être pouvoir vous aider, dit-elle. Artifex, est-ce qu'il te reste un de ces pains d'épices au gingembre que tu as emportés de la Grande Salle ?

— Je… euh… non, bafouilla le jeune homme. Pas du tout. Je crains de ne pas comprendre ce que vous voulez dire, madame.

— Oh, Artifex, réfléchis un peu ! s'écria Gryffondor. Nous sommes des sorciers. Il faut bien plus que des doigts agiles pour nous cacher des pains d'épices. Je les sens, dans ta poche droite. Je me demande pourquoi tu ne veux pas les partager.

D'un geste de surprise théâtrale, Artifex se toucha la poitrine, comme s'il avait complètement oublié ce que contenait sa poche.

— Oh ! Je… euh – effectivement. Il me reste un biscuit. Bien sûr, je vais vous le donner. Je l'avais oublié. Le voilà, Mrs Poufsouffle.

Poufsouffle récupéra de la main d'Artifex un biscuit rond, de la taille d'une assiette à thé. Elle le présenta aux autres avec un sourire.

— Moi, j'ai *toujours voulu* essayer ceci ! s'exclama-t-elle.

Avec soin, elle leva sa baguette et se toucha le front malgré les secousses du traineau. Au bout de quelques secondes, elle écarta la baguette, et fit émerger d'elle un long filament d'argent qui s'étira, en silence, dans l'air glacé. Serdaigle l'examina de près.

— C'est comme dans la Pensine, remarqua-t-elle. Que vas-tu faire, Helga ?

Sans répondre, Poufsouffle prit le biscuit et le drapa dans le filament. Quand elle écarta sa baguette du pain d'épice, coupant le lien qui les reliait, une lueur argentée resta un moment visible autour du biscuit, puis tout à coup disparut.

— Et à quoi sert au juste… ? commença Serpentard.

Il ne termina pas sa phrase parce que le pain d'épice venait de se redresser dans la main de la sorcière. Très rapidement, il changea de forme : il lui poussa deux jambes rudimentaires, deux bras épais, et une grosse tête plate. Le sucre qui l'avait décoré forma les traits caricaturaux d'un visage : deux yeux, et une petite bouche souriante.

— Très joli, commenta Merlin d'un ton appréciateur. Un bonhomme de pain d'épice, qui va nous aider à chercher. Il a le seul équipement essentiel : des yeux.

Poufsouffle eut un sourire amusé.

— Il lui faudra se hâter, surtout s'il rencontre en chemin un paysan affamé. (Elle se tourna vers le bonhomme en pain d'épice, et lui dit :) Tu dois chercher une chaumière, avec une girouette cassée près de la cheminée. Si tu la trouves, reviens auprès de nous aussi vite que possible, pour nous y conduire

Le bonhomme sautait d'excitation dans la main de la sorcière.

— Je vais courir de toutes mes forces, affirma-t-il d'une petite voix aiguë. Personne ne pourra m'attraper.

Quelques minutes plus tard, il bondit hors du traineau, détala dans le bois éclairé par la lune, et disparut très vite derrière un arbre.

— C'est ridicule, annonça Serpentard. Et je tiens à ce que mon commentaire soit dûment noté.

Artifex leva les yeux de son parchemin.

— Euh… à ce sujet, répliqua-t-il, je pense que le moment est aussi bon qu'un autre pour reposer ma question au sujet du roi Kraigle. En tant que barde et chroniqueur officiel, il me semble que je devrais absolument être au courant de cette histoire.

Gryffondor examinait les arbres sur la pente de la colline que le traineau descendait.

— Pourquoi pas ? répondit-t-il. Helga, tu connais aussi bien la légende que n'importe qui.

Poufsouffle acquiesça.

— C'est très simple, en réalité. Quand le roi Kraigle est monté sur le trône, premier roi du monde sorcier, une guerre meurtrière durait depuis des siècles entre deux des autres peuples magiques. D'un côté, il y avait les Gobelins, que tu connais ; de l'autre, les Elfes, dont tu ignores tout, vu qu'ils ont depuis longtemps disparu de notre terre. Les deux ennemis avaient oublié la cause initiale de leur querelle, mais l'essence même de leur haine ne diminuait pas : ils se ressemblaient trop pour accepter ce qui les différenciait ; ils étaient suffisamment différents pour refuser ce qu'ils partageaient. Les Elfes étaient de petits êtres rusés, mais plus que tout, ils savaient manipuler le Temps. Parfois pour de petites choses, à titre individuel, mais parfois, quand ils œuvraient ensemble, ils avaient un impact étonnant. Et c'est ce talent si particulier qui poussa le roi Kraigle à imaginer un plan. Avec l'aide du conseil des Elfes, il choisit l'un des lieux les plus déserts et les plus reculés de la terre pour y jeter les sortilèges les plus puissants d'incartabilité. À cet endroit même, il créa pour les Elfes, une nouvelle nation, cachée non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps. Cette sorte de bulle dans l'Histoire n'est accessible qu'aux Elfes eux-mêmes. Chaque Elfe de la terre émigra vers sa nouvelle nation, sauf ceux connus sous le titre d' « elfes de maison » qui choisirent, de leur plein gré, de demeurer au service de leurs maîtres.

Artifex avait tout noté, bien soigneusement, mais soudain, il leva les yeux.

— Pourquoi ont-ils eu cette idée ?

Ce fut Merlin qui répondit.

— Les Elfes formaient une race fière et arrogante. Les elfes de maison ne sont que des hybrides provenant d'unions mixtes avec les Gobelins. Ils sont serviles et obséquieux. Ils se sont abaissés au statut de serviteurs, sinon d'esclaves, et ils croyaient devoir faire pénitence pour leur sang-mêlé s'ils devaient un jour être dignes d'entrer dans ce nouveau royaume.

— Ils ont fait pénitence, et nous avons obtenu de la main-d'œuvre bon marché, remarqua Serpentard. Je trouve que chacun y a trouvé son compte.

— Pour en revenir à mon histoire, continua Poufsouffle, même si les Gobelins étaient heureux de la disparition des Elfes du monde qu'il connaissait, ils ne faisaient pas confiance au roi sorcier. Ils lui reprochaient d'avoir œuvré avec le conseil des Elfes pour obtenir cet exode. Bientôt est née la légende que le roi, pour sa sagesse et ses efforts, avait obtenu une récompense : après sa mort, les Elfes accorderaient à son âme un droit d'entrée dans leur royaume. On raconte qu'ils ont tenu parole. Le conseil des Elfes est apparu quelques moments avant la mort du roi, pour l'emporter, sans que jamais personne ne le revoie, ni ne sache ce qu'il était devenu. Le temps n'existe pas dans le royaume des Elfes, aussi Keagle est-il censé y connaître l'éternité… et même peut-être y retrouver la santé. Certains affirment même qu'il est capable de voir ce qui se passe sur terre, et d'intervenir à l'occasion.

Artifex cessa d'écrire.

— Je dois admettre, dit-il, que cela paraît être un conte de fées. Une histoire intéressante, mais tout à fait invraisemblable.

— Ce garçon est moins idiot qu'il n'y paraît ! déclara Serpentard avec force.

— Regardez ! coupa Gryffondor en pointant la fenêtre du doigt. Voici notre petit ami qui revient.

Tous se penchèrent en avant, scrutant l'obscurité des bois. Effectivement, ils virent apparaître, au pas de course entre les arbres, une petite silhouette qui laissait derrière les traces d'un coq. Le bonhomme approcha du traineau, bondit en l'air, et atterrit sans effort sur la main tendue de Poufsouffle. Gryffondor tira sur les rênes et arrêta le traineau.

— Tu as quelque chose à nous rapporter ? demanda la sorcière.

— Oui, répondit le petit bonhomme de pain d'épice. J'ai été poursuivi par trois Moldus, deux sorciers, un renard, quinze cochons, et même un aigle très entêté.

Poufsouffle jeta un coup d'œil aux autres occupants du traineau.

— D'accord, dit-elle en revenant vers le bonhomme, mais as-tu trouvé la chaumière ?

Le bonhomme de pain d'épice inclina très bas sur sa main.

— Oui, madame. Il vous faut suivre l'étoile du berger au-delà de cette colline. La chaumière est à l'orée du bois, à peine à cinq minutes d'ici.

Gryffondor fit claquer ses rênes, et tourna le traineau dans la direction qu'avait indiquée le bonhomme de pain d'épice. Le traineau bringuebala sur le chemin qui descendait la colline, à travers les arbres qui s'éclaircissaient.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, dit-il. Il est presque 23:00. Le loup ne va pas tarder à attaquer. Il faut que nous arrivions d'ici quelques minutes.

Les occupants du traineau s'accrochèrent aux poignées intérieures tandis que les rennes piétinaient la neige, accélérant le rythme. Puis les arbres disparurent, laissant apparaître des terres couvertes de buissons figés par le gel, qui descendaient jusqu'à une épaisse congère La neige était plus épaisse, et une poudre givrée jaillit, aveuglant le conducteur pendant un moment tendu. Quand elle s'éclaircit, Gryffondor tira brutalement sur les rênes, arrêtant son équipage. Derrière lui, le traineau glissa de côté.

— Pourquoi nous arrêter ? demanda Serdaigle en se penchant en avant. Je vois la chaumière, juste devant, au bout de la plaine. Nous pourrions y être en cinq minutes.

— Il ne s'agit pas d'une plaine, affirma Gryffondor.

Les autres vérifièrent. Serpentard s'adossa plus confortablement pour annoncer :

— Effectivement. C'est un lac gelé. Quel dommage ! Jamais il ne supportera notre poids.

Le bonhomme de pain d'épice était toujours debout dans la main tendue de Poufsouffle.

— Moi, il m'a porté sans problème, indiqua-t-il.

Serdaigle s'agita nerveusement dans son siège.

— Avons-nous le temps de faire le tour ?

— Je ne crois pas, dit gravement Gryffondor. Regardez qui arrive à l'est.

— C'est la jeune sorcière, dit Merlin, en plissant les yeux sous le clair de lune.

Effectivement, une lanterne qui s'agitait entre les arbres indiquait la progression d'une mince silhouette enveloppée dans une cape rouge, le capuchon baissé sur la tête. Une petite fille avançait, de l'autre côté du lac, et s'approchait de sa chaumière.

— Alors, mes amis, que faisons-nous ? demanda très vite Poufsouffle. Je refuse que nous soyons venus aussi loin pour constater que la mission de Merlin existe véritablement, et échouer au dernier moment.

Quand Gryffondor pivota sur le siège avant du traineau pour regarder les autres, un lent sourire éclaira son visage, au-dessus de son bouc bien taillé.

— Moi aussi, dit-il, d'un ton ferme, il y a quelque chose que j'ai *toujours voulu* essayer.

***

— C'est très amusant, je te l'accorde ! cria Poufsouffle dans les bourrasques de vent, mais les rennes doivent être morts de peur.

— Pourquoi ? répliqua Gryffondor avec un sourire, les mains fermement agrippées aux rênes.

— Et bien, pour commencer, expliqua Serdaigle, je pense qu'ils sont plutôt habitués à avoir les sabots posés sur le sol.

Gryffondor haussa les épaules.

— C'est grotesque ! affirma-t-il. Je te signale que ce sont des souris, comme Salazar l'a signalé. Ils ne doivent pas avoir suffisamment de cerveau pour se poser ce genre de questions. Ils vont très bien, et nous arriverons avant le moment fatidique.

— Je ne voudrais pas jouer les trouble-fête, déclara Serpentard en se penchant de côté, mais je crois que nous venons de dépasser le toit de la chaumière en question.

Gryffondor freina immédiatement son traineau volant.

— Oh ! s'écria-t-il. Très bien, nous allons atterrir derrière la chaumière. La jeune Gabriella ne nous verra même pas. Ça me paraît parfait.

Le vent hurlait autour du traineau tandis que le sorcier le guidait à travers les airs. Les rennes galopaient avec entrain, leurs sabots sifflant dans le ciel de cette nuit glacée. En descendant, ils traversèrent d'énormes sapins, et approchèrent le toit de la chaumière, éclairé par la lune. Un mince rayon de fumée s'échappait de la cheminée tordue. Juste à côté, comme prévu, il y avait une girouette en fer forgé, très bancale.

Avec un brusque rebond, le traineau atterrit dans le petit jardin et glissa un moment avant de s'arrêter.

— Venez vite, maintenant ! dit Serdaigle en haletant. Il faut que nous repérions le loup. J'imagine que nous rendons à cette pauvre créature un service.

Poufsouffle toucha sa campagne sur l'épaule.

— Attends, Rowena, dit-elle. Nous ne pouvons pas nous précipiter tous dans la chaumière. Rappelle-toi les détails de la mission ! Personne ne doit nous voir. Il nous faut surtout de la furtivité et de la ruse. J'imagine qu'un simple loup-garou moldu n'a pas besoin de nous quatre contre lui.

Il y eut un bref moment de réflexion, puis tous les yeux se tournèrent vers Salazar Serpentard. Les yeux de Gryffondor renvoyaient des étincelles sous la lune.

— Furtivité et ruse, répéta-t-il. À mon avis, Salazar, c'est votre spécialité.

Le sorcier chauve leva les yeux au ciel.

— Très bien, je vais le faire, déclara-t-il d'une voix traînante. Mais je refuse de trouver ça drôle. Barde, notez-le.

D'un air royal, Serpentard se mit debout à l'arrière du traîneau. Il lissa sa robe épaisse, ajusta son col et son capuchon, puis, dans un brusque mouvement, il se transforma. Artifex avait déjà entendu parler de ce que pouvait faire un animagus, mais jamais encore il n'y avait assisté. Il poussa un gémissement étouffé, et serra sa plume contre sa poitrine.

Serpentard jeta dans la nuit un cri aigu et s'envola du traîneau, ses ailes épaisses battant l'air.

— Ce n'est pas très joli, commenta Serdaigle avec un léger dégoût, mais je présume qu'être une chauve-souris a parfois des avantages.

Le vampire avait disparu dans l'obscurité de la nuit. Il apparut un peu après dans un rayon de lune. Quand il atteignit la maison, il grimpa au sommet des murs de pierre, et passa sous le chaume du toit. Plusieurs minutes de silence tendu s'écoulèrent. Dans le traîneau, Poufsouffle se tourna pour regarder Merlin, un sourcil levé.

— Que savez-vous vraiment de cette mission de ce soir, Merlinus ? demanda-t-elle.

— Comme je vous l'ai dit, répondit-il très calme, c'est le roi qui m'envoie.

La sorcière poussa un soupir.

A ce moment-là, un tintamarre soudain retentit à l'intérieur de la maison. Il y eut un hurlement étouffé, puis un bruit de lutte sauvage, et tout à coup, un horrible son : de violents spasmes gutturaux. Cinq secondes plus tard, la porte arrière de la chaumière s'ouvrit avec fracas, le panneau explosant en morceaux. Un énorme loup-garou s'écroula dans la neige, comme s'il avait été éjecté par une force surhumaine. Il se remit à quatre pattes, puis traversa le jardin au pas de course, hurlant à la lune, sans jamais regarder en arrière.

Dans le traîneau, tous les yeux étaient fixés sur le bois où le loup avait disparu.

— Si je ne me trompe pas, dit Serdaigle stupéfaite, ce loup-garou portait une chemise de femme !

— À mon avis, c'était une chemise de nuit, corrigea Gryffondor. Et un bonnet. Oui, je suis presque certain que cette bête portait aussi un bonnet de nuit.

Une fois de plus, Poufsouffle se tourna vers Merlin, avec une expression sardonique.

— Pourriez-vous m'expliquer pourquoi ce loup-garou s'était déguisé avec des vêtements de grand-mère ? demanda-t-elle sèchement.

Merlin haussa très lentement les épaules, comme s'il s'agissait de plaques tectoniques.

— Je vous avais prévenus, dit-il. C'était un loup-garou plutôt futé.

De l'autre côté du jardin, une ombre bougea. Serpentard émergea de la maison, et fit quelques pas nonchalants dans la neige. Soudain, il s'arrêta, comme s'il se souvenait de quelque chose. Il leva sa baguette, se tourna légèrement vers la porte brisée.

— *Reparo !* dit-il calmement.

Les divers morceaux de bois de la porte se recollèrent ensemble, et le panneau retomba dans ses gonds. Peu après, le sorcier chauve s'installait à nouveau dans son siège du traîneau.

— Beau travail, Salazar ! commenta Poufsouffle. J'hésite à vous poser la question, mais qu'est devenue au juste la grand-mère de la petite fille ?

— Ah, répondit Serpentard, en ajustant son col. Elle s'en sortira bien. Étrangement, le loup-garou l'avait avalée tout entière. Je l'ai simplement convaincu de la… euh – laisser ressortir. J'ai jeté à la vieille un léger sortilège modifiant sa mémoire, et elle sera convaincue de ne pas avoir quitté son lit de toute la nuit.

— Je suis désolé de le dire, Salazar, dit Merlin, mais vous semblez vous être amusé, après tout.

— Ce doit être le charme de Noël, marmonna Serpentard, sans croiser le regard de Merlin.

Gryffondor reprit les rênes en main et lança son attelage en avant. En silence, le traîneau fit demi-tour dans les bois, en direction du château.

***

Une heure après, Merlin quittait le château. Il aimait la neige, et savoura la promenade et l'air froid de la nuit. Ses pieds ne laissaient aucune trace sur le manteau immaculé. Quand se dissipa la luminosité qui entourait Poudlard, l'enchanteur pénétra dans l'obscurité de la forêt. Très vite, il sentit que quelqu'un le regardait, non loin de là. Il s'arrêta sans se retourner

— Je vous salue à nouveau, mon roi, dit-il.

— Je vous ai déjà dit de ne pas à me nommer ainsi ! répondit une voix légère. Il y a bien longtemps que je ne porte plus de couronne. Maintenant, je porte un bonnet. Et c'est tant mieux. C'est beaucoup plus chaud, surtout quand je viens par ici. Je présume que tout s'est bien passé ?

— Vous le savez déjà, répondit Merlin.

Cette fois, il se tourna et affronta la silhouette qui venait d'apparaître dans la neige. Kraigle était un homme lourd, à la panse rebondi, à la longue barbe blanche. Il avait un magnifique traîneau – bien plus riche et décoré que la citrouille de Serdaigle. D'énormes rennes nordiques, mieux entraînés et plus efficaces que les souris transformées, s'alignaient en deux files dans les harnais du traîneau.

— Le temps est devenu votre jouet, ô mon roi, continua Merlin. Si vous n'aviez pas été certain que nous réussirions, vous ne m'auriez jamais envoyé.

— Ne soyez pas grincheux, mon ami, dit Kraigle. Vous savez bien que je ne pouvais pas vous charger de cette mission. Il ne s'agissait pas uniquement d'empêcher le loup d'attraper la petite fille. Il était important aussi que les autres s'en chargent. Ils avaient besoin de faire un geste altruiste ce soir.

— Et pas moi ?

— Merlinus, votre geste altruiste a été de laisser à quelqu'un d'autre une tâche que vous étiez capable d'accomplir. Donc, votre don a été accompli… et apprécié.

Merlin détourna les yeux vers les arbres tout proches.

— Vous savez, certaines légendes se répandent déjà à votre sujet. Les gens ont remarqué qu'un vieil homme, vêtu de rouge, distribuait des offrandes aux plus démunis le soir de Noël. D'après ce que j'ai cru comprendre, certains moldus déposent des biscuits et du lait près de leurs cheminées pour vous attirer chez eux. Si vous désirez que votre existence reste secrète, vous feriez mieux d'être plus discret.

Un rire joyeux retentit dans les bois.

— Vous parlez comme mes Elfes, Merlinus, dit le roi. Vous aussi passez votre temps à me dire de ne pas retourner dans le monde temporel. Mais je ne sors qu'une nuit par an. Qu'est-ce que je risque ?

Merlin fixa les yeux noirs étincelants de joie du gros homme.

— Certains finiront par deviner qui leur distribue des cadeaux mon roi, déclara-t-il. Ils se souviendront de la légende de Kraigle. Mais les paysans, au moins, parlent de vous comme d'un saint. Les Moldus ont commencé une autre légende concernant un homme qui vit au pôle Nord… là où l'hiver dure éternellement, là où les elfes ont bâti une cité. Ils se sont trompés sur votre nom, il vous appelle Bredle. *(NdT : Petits gâteaux de Noël traditionnels).*

— Bredle ? répéta le roi, comme s'il goûtait le son de ce mot. Ça me plaît. Je vais peut-être l'utiliser dorénavant. C'est bien mieux que Kraigle. D'ailleurs, ce nom ne correspond plus à rien. Je ne suis plus roi. Je ne suis qu'un vieil homme qui erre le jour de Noël. Vous ne croyez pas ?

— Mon roi, ce que je crois ou pas ne compte pas. Je constate simplement que vous m'amusez. Que vous m'amusez infiniment.

À nouveau, le vieillard se mit à rire, puis il frappa gentiment Merlin sur l'épaule.

— Alors disons que ce sera mon cadeau de Noël pour vous, Merlinus. Vous êtes trop sérieux, mon ami. Bien trop sérieux.

Merlin s'écarta, sachant que Kraigle – *non*, corrigea-t-il, dans sa tête, *Bredle* – s'apprêtait à repartir. Il ne restait jamais longtemps au même endroit.

— Dites-moi, ô mon roi, demanda Merlin en élevant la voix, pourquoi cette fille était-elle si importante ?

— Elle l'était parce que tous les êtres sont importants, Merlinus, répondit le vieillard avec force. Vous devriez le savoir.

Merlin se contenta de sourire, en levant un sourcil sceptique.

— D'autre part, admit Bredle, cette sorcière aura un descendant, dans des milliers et des milliers de lunes. Il s'appellera Potter, et tout le monde (sorcier et moldu) connaîtra son nom. Il sauvera de nombreuses vies

— Potter ? Comme le *potier* du village ? Depuis quand le descendant d'un simple artisan peut-il devenir un sauveur ?

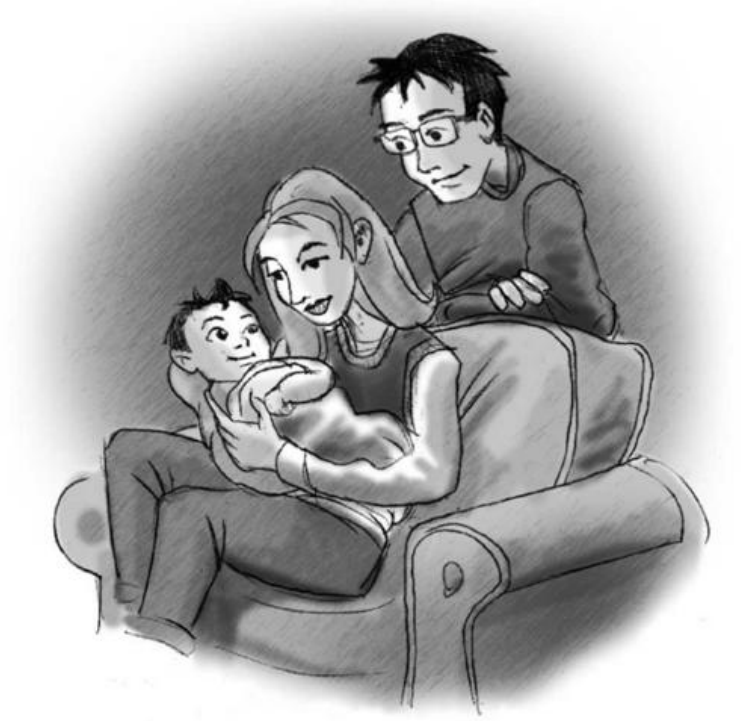
Le roi prit ses rênes en mains. A la lumière de la lune, ses joues rouges luisaient et sa barbe blanche resplendissait.

— Depuis quand vous préoccupez-vous des raisons qui donnent aux gens le droit d'être sauvés ? répondit-il avec un sourire. Au fait, j'ai bien aimé ce que votre ami Gryffondor a fait avec son traîneau. Je n'ai jamais pensé à faire voler mes rennes. C'est une excellente idée ! Ça me permettrait d'être beaucoup plus rapide. Je vais en parler à mes Elfes, dès mon retour au pôle Nord.

Merlin se contenta de secouer la tête, en regardant le gros homme claquer de la langue pour rappeler à l'ordre ses rennes. Tous ensemble, les animaux bondirent, emportant le traîneau si vite que Bredle dut lever la main pour retenir son chapeau.

L'homme était plus ou moins fou, pensa Merlin, mais il savait quels cadeaux distribuer pour que Noël soit un jour mémorable.

FIN



II – Le Premier Noël d'Harry Potter

Une histoire des Maraudeurs

Dédicacé à Tom Grey et supportstacie.net

En levant le menton avec approbation, le jeune homme désigna la rue animée.

— Admets quand même que la ville est belle à Noël, remarqua-t-il.

La jeune femme aux cheveux auburn qui se tenait à ses côtés eut un reniflement sceptique. Puis elle fit une grande enjambée pour éviter une flaque huileuse sur le trottoir.

— Tu peux admettre ce que tu veux, dit-elle, ce n'est pas pour autant que ce sera vrai pour moi. Je préfère infiniment passer Noël dans le Berkshire et admirer des collines enneigées. Je n'ai jamais trouvé agréable de voir un faux Père Noël empalé sur l'antenne d'un taxi.

— Mais les lumières sont magnifiques, commenta l'homme sans se troubler. Et puis, j'aime cette animation, ce brouhaha. On se croirait au pôle Nord ! Tous les gens deviennent les elfes du Père Noël, actifs et empressés de faire leurs emplettes.

— Je connais beaucoup d'elfes, James, et je ne les trouve pas tellement joyeux, eux non plus. (La femme tira son bonnet de laine plus bas sur son front, et frissonna.) Je n'arrive pas à comprendre qu'il puisse faire aussi froid sans la moindre neige.

Avec un sourire, l'homme lui donna un coup de hanche.

— Souris, Lil ! C'est la première fois depuis des mois que nous sortons de la maison seuls tous les deux. D'accord, il n'y a pas de luge enchantée ni de neige magique, mais quand même, c'est Noël. Et *quelqu'un* va absolument adorer ce qu'il trouvera très bientôt dans ses petits souliers.

En parlant, l'homme soulevait un petit sac blanc où était écrit « *Caprice Enfantin, Chemin de Traverse* » en lettres rouge sombre. Avec un sourire un peu moqueur, la femme lui prit le sac des mains.

— Harry est trop jeune pour savoir ce que représente une grenouillère. Tout ce qu'il verra, c'est qu'il n'aura pas froid à ses petits orteils la nuit dans son lit.

— Je ne parlais pas de *lui,* répondit l'homme – James – tranquillement.

Il mit le bras autour de la femme – Lily – et la serra contre lui en marchant. Elle eut un autre petit sourire, et se blottit plus près encore.

— J'adore mon bébé, quoi qu'il porte, affirma-t-elle. Mais le vert renforce la couleur de ses yeux, tu ne crois pas ?

James roula les yeux dans une grimace théâtrale.

— Je pense que tu m'as déjà posé au moins trois fois la question dans le magasin. Tu sais, je n'ai pas changé d'avis depuis, mais si tu me le demandes encore une fois, je pense le faire.

— Tu pourrais quand me laisser faire pendant que nous n'avons qu'un seul enfant. Attends un peu que nous ayons une maison pleine.

— Comme cette famille que nous avons croisée chez *Caprice Enfantin* ? répondit James amusé. Ne plaisante pas avec ce genre de choses ! Je n'ai jamais vu autant de rouquins de ma vie. Et je suis presque certain que l'un de ces « charmants bambins » a essayé de glisser dans la poche de ma veste une boule puante de chez Zonko. Ce petit vaurien ne devait pas avoir plus de 8 ans.

— Il y avait aussi des jumeaux, tu as vu ? Ça serait merveilleux d'en avoir, tu ne crois pas ?

— Non ! J'espère que tu plaisantes. Je préfère me concentrer sur un seul bébé à la fois ! Arrête, s'il te plait, de parler d'en faire treize à la douzaine. D'accord ?

Lily ne répondit pas. Elle laissa le petit sac bringuebaler à son bras tandis qu'elle marchait, l'expression pensive. James lui jeta un regard en biais.

— Lil, tu ne continues pas à t'inquiéter ? demanda-t-il à voix basse.

Lily eut un hochement de tête, pas vraiment pour réfuter la question, puis elle haussa les épaules. Après un soupir, elle remarqua :

— Comment pourrais-je faire autrement ?

James prit une grande inspiration. Au même moment, le couple s'arrêtait à un carrefour entre deux rues. Un autobus couvert de crasse grisâtre passa bruyamment, suivi par ses gaz d'échappement. James se tourna pour regarder sa femme.

— Tu as entendu le directeur, Lil. Même si la prophétie est vraie, nous sommes à l'abri. Comme il l'a dit, si ça devient vraiment nécessaire, nous pourrons cacher la maison, choisir un gardien du secret, et garder un profil bas jusqu'à ce que le danger ait disparu. Si tu ne fais pas confiance au vieux Dumbledore pour savoir ce qu'il faut faire, alors vraiment…

Croisant les yeux de James, Lily les scruta intensément, le front plissé. Après un moment, elle détourna le regard, le prit par la main, et descendit du trottoir.

— Viens, dit-elle.

Après avoir traversé la rue, ils marchèrent un moment en silence. Comme une rivière passant sur un rocher, la foule des Moldus s'écoulait autour d'eux, dense, le visage intense, portant de nombreux paquets, hélant des taxis. Songeuse, Lily leva les yeux vers les fenêtres éclairées des appartements de la rue passante. Elle connaissait plutôt bien le quartier, malgré son dégoût affiché pour les grandes villes. Une de ses meilleures amies d'école, Anastacia Troïka, vivait maintenant au deuxième étage d'un immeuble, juste en face. Lily scruta la bâtisse, et trouva facilement la fenêtre de l'appartement de Stacia. Des lumières colorées clignotaient derrière les rideaux de dentelle. Les passants moldus de la rue pensaient certainement qu'il s'agissait de guirlandes de Noël, mais Lily savait la vérité. Stacia aimait décorer son sapin avec de petits oiseaux russes vivants, les Clignotos, dont les ailes lumineuses éclairaient l'arbre tandis que les oiseaux construisaient dans ses branches leurs petits nids immaculés. Autrefois, Lily avait aidé Stacia à décorer le même genre d'arbre dans le dortoir des filles de Gryffondor. Mais en troisième année, Dumbledore leur avait signalé que le clignotement coloré des oiseaux et leurs chants permanents empêchaient les autres filles de dormir. Lily était certaine que cette vipère de Christiania Corsica était allée se plaindre à Dumbledore – mais *pas* parce que les oiseaux troublaient son sommeil. Non, Christiania était simplement une fille odieuse et vaniteuse ; elle détestait ce qui détournait l'attention d'elle. Lily n'avait jamais rien pu prouver, mais ça n'avait pas ébranlé son intime conviction.

Étrangement, Christiania aussi vivait non loin de là, dans un appartement terrasse au carrefour suivant, avec son affreux jumeau, Christopher. Aucun des deux Corsica ne travaillait, du moins d'après le réseau des anciens élèves de l'école que Lily fréquentait encore. La famille Corsica était riche, aussi chacun présumait que le luxueux appartement avait été offert aux jumeaux par leur père, un reclus que personne ne voyait jamais.

Tout en marchant près de James, Lili se demanda combien de fenêtres, parmi celles qu'elle voyait, appartenaient à des familles du monde magique. Ou combien des magasins qui s'alignaient dans la rue marchande étaient en secret dirigé par des sorciers. Bien sûr, le Chemin de Traverse et ses environs formaient une zone étendue, pourtant, beaucoup de sorciers exerçaient leur commerce en dehors du district magique. Lily savait qu'ils gardaient des arrière-salles discrètes ou des bureaux à l'étage réservés aux sorciers qui fréquentaient les lieux chaque jour. Avec affection, on les appelait : « les déserteurs du Chemin de Traverse ». Certaines de ces boutiques secrètes se contentaient de vendre de la fausse magie et des gadgets – comme cet affreux coucou que James avait acheté l'an dernier. Par contre, d'autres proposaient des services plus dangereux. Sans raison particulière, Lily évoqua à nouveau les Corsica et leur mystérieux appartement. Était-il possible que ces deux-là soient impliqués dans de sombres affaires et utilisent leur demeure bien placée comme lieu de rendez-vous ? Puis Lily secoua la tête, et se moqua d'elle-même. *Tu ne les aimes pas, d'accord,* pensa-t-elle, *mais ça ne te donne pas le droit de les impliquer dans de louches projets.*

Elle décida de ne rien dire à James. Dès le premier jour à Poudlard, il avait détesté le jumeau de Christiania, Christopher, un Poufsouffle. Très impulsif, James était capable d'envoyer le pauvre diable devant un jury – et même à Azkaban – avant même de retourner à Godric Hollow.

En approchant du prochain carrefour, Lily remarqua un maigre Père Noël au visage sinistre. L'homme agitait une clochette, exhortant ceux qui l'écoutaient à entrer dans le magasin derrière lui, dont il vantait les époustouflantes qualités. Alors que le couple le dépassait, James s'accrocha plus fort au coude de Lily, et l'attira dans une ruelle adjacente, plus calme.

— Où allons-nous ? s'étonna Lily en se tournant vers son mari.

— Je ne veux pas t'effrayer, mon amour, dit-il, mais j'aimerais que nous marchions un peu plus vite, en surveillant les environs.

— Mais pourquoi ?

— Je n'en suis pas certain, mais j'ai assez souvent suivi les autres pour reconnaître la sensation. Je pense qu'il y a quelqu'un derrière nous.

Lily prit une vive inspiration, mais James parla avant qu'elle puisse exprimer sa peur.

— Ne t'inquiète pas, Lil. Celui qui nous suit a notre âge, et je te garantis qu'il est bien moins bon pour les filatures que moi ou Patmol. Je l'ai remarqué quand nous sommes arrêtés au coin de la rue, il y a cinq minutes. Il s'est tourné trop vite pour regarder une boutique de chaussures. On aurait dit qu'il essayait de compter les boîtes.

— Pourquoi ne pas simplement transplaner jusqu'à la maison ? insista Lily le souffle coupé. Pourquoi l'attirer dans une ruelle ?

James jeta un coup d'œil de côté, pour examiner son reflet dans une vitrine.

— Parce que, répondit-il calmement, je veux savoir qui c'est.

— James, non ! chuchota Lily, en le regardant. C'est trop dangereux !

— Reste derrière moi, répondit James.

Lily fut agacée de constater que son mari semblait apprécier l'incident. Il tourna au coin de la ruelle et, très soudainement, attira Lily dans une impasse très étroite. Immédiatement, il la poussa de côté, et monta à quelques escaliers vers une porte sombre. Il resta posté devant elle, sa baguette à la main. Prestement, il la faisait tourner entre deux doigts – un geste que lui et Sirius avaient pratiqué dès leur cinquième année à l'école, croyant que ça les rendait audacieux et virils. Lily secoua la tête.

Des pas retentirent sur le trottoir, devant l'impasse, et peu après, une ombre apparut. Elle sembla hésiter avant de pénétrer dans la ruelle. Il s'agissait d'un homme grand et mince, enveloppé dans une longue cape noire. Le capuchon était baissé, découvrant des cheveux noirs et un long nez. Lily le reconnut immédiatement. Elle ouvrit la bouche pour l'appeler, mais James fut plus rapide. Il sauta au bas des marches, et avança, baguette levée.

— *Levicorpus !* ordonna-t-il.

Sa voix fut noyée par celle du nouvel arrivant, qui fut plus rapide que lui d'une seconde à jeter un sortilège de désarmement. Il y eut un vif éclat rouge, et la baguette de James lui fut arrachée des doigts. Elle tomba bruyamment sur des poubelles alignées le long du mur, à l'entrée de la ruelle.

— Vraiment, Potter ! dit le nouveau venu d'une voix traînante. Depuis le temps, tu devrais avoir appris quelques nouveaux sortilèges.

Lily se précipita, dépassa son mari, et se mit entre les deux sorciers.

— Severus ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que tu fais ?

— Pas ce que tu penses en tout cas, Evans. Ce temps-là est dépassé. Je ne vois pas pourquoi j'aurais des explications à te donner.

James avança après de sa femme.

— Tu nous suivais, déclara-t-il. Ce n'est pas exactement le genre de comportement qu'on attend du nouveau maître des potions de Poudlard.

— Je te signale que marcher sans protection dans une rue animée de la ville n'est pas non plus ce qu'on attend de deux personnes averties d'une agression imminente.

James étrécit les yeux.

— Comment es-tu au courant ?

Rogue eut un soupir excessif.

— Pour un Gryffondor, Potter, tu es vraiment soupçonneux. Je te rappelle que je suis désormais maître des potions, ce qui me donne accès à certaines confidences. Pas la peine d'en rajouter.

Lily étudiait les yeux de Rogue.

— Mais Severus, pourquoi nous suivais-tu ?

Le sorcier soutint un long moment son regard, puis il détourna la tête et baissa sa baguette. Il sembla lutter contre lui même quelques secondes, puis il eut un geste vers James, à qui il jeta un regard noir.

— Parce que, Evans, cet homme que tu as choisi d'épouser est trop arrogant ou inconscient pour être capable d'envisager que quiconque puisse l'atteindre. Il ne pourra pas te protéger. Et s'il ne remplit pas son devoir, quelqu'un d'autre doit le faire.

— D'accord, répondit James calmement. J'en ai assez entendu. Viens Lil, on s'en va.

Lily fit un pas en avant pour se rapprocher de la sombre silhouette du sorcier.

— Severus, dit-elle doucement, que peux-tu nous dire de plus ? Je suis certaine que tu en sais davantage que ce que tu prétends.

— Lil, tu ne peux pas lui faire confiance, dit James, en tirant sa femme par le coude. Il pourrait très bien être lié à ceux qui sont contre nous.

Rogue détourna les yeux, une fois de plus.

— Partez, dit-il d'une voix éteinte. Plus vous restez ici, plus c'est dangereux pour vous.

James se tourna vers sa femme.

— Attends-moi ici. Je reviens.

Elle hocha légèrement la tête, les sourcils froncés. James regarda Rogue, mais le sorcier aux cheveux noirs avait toujours la tête tournée, et refusa de croiser son regard. Avec mépris, James secoua la tête et dépassa Rogue pour avancer jusqu'aux poubelles qui s'accumulaient à l'entrée de l'impasse. Pendant qu'il cherchait sa baguette, il entendit Lily et Rogue parler à voix basse. Même si Rogue n'était qu'un minable, il était inoffensif, pensa James, quasi convaincu. Penché en avant, il fouilla les poubelles rouillées pour retrouver sa baguette parmi les ordures, et marmonna des insultes à mi-voix. Il finit par la voir, dans un coin, sur un journal moisi. Il la récupéra, l'essuya sur son jean et retourna dans l'impasse. Il s'arrêta tout à coup, leva les yeux, et examina l'immeuble de l'autre côté de la rue. Lentement, un sourire lui illumina le visage.

— Je savais bien que cette rue me paraissait familière ! marmonna-t-il comme à lui-même.

Il faudrait qu'il en parle à Sirius, quand il retournerait à la maison. Combien de temps s'était passé depuis cette nuit fatale ? Quatre ans, peut-être cinq ? Incroyable ! Sirius éclaterait de rire, et demanderait sans doute si les traces des pneus de sa moto marquaient toujours le trottoir. Mais Remus lui ne serait pas amusé. Il était du genre superstitieux. C'était probablement dû à ce qu'il appelait sa « malédiction ». Se faire coincer dans la même impasse, d'abord par la police moldue, ensuite par

Servilius, était le genre de coïncidence cosmique que Remus trouverait sans doute « sinistre ». Mais James avait la ferme intention de lui en parler quand même.

Il revint vers sa femme, s'attachant à tourner le dos à Rogue.

— Viens, Lil. Les autres vont nous attendre. La dernière fois que nous avons laissé le bébé à Remus et Peter, ils ont essayé de lui faire manger une purée de dragées de Bertie Crochue.

Lily avait toujours les yeux fixés sur Rogue.

— James, dit-elle doucement, Severus ne sait pas où aller pour Noël.

James se figea, et la regarda.

— Tu n'es pas sérieuse ? marmonna-t-il. Ce n'est pas possible.

— Si, je suis sérieuse, grosse brute. Et je suis certaine que c'est important.

James poussa un immense soupir résigné. Il jeta un coup d'œil derrière lui. Rogue avait rangé sa baguette, et relevé son capuchon sur sa tête. James vit le sorcier lui passer devant et retourner vers l'entrée de la ruelle.

— Hey, Severus ! appela James, en faisant un effort pour garder sa voix le plus calme possible. Euh… je suis désolé d'avoir tenté de te jeter un sort. Peut-être essayais-tu seulement de nous aider. Pour m'excuser, j'aimerais que tu viennes dîner chez nous ce soir. C'est Noël. Lil a fait cuire un canard, et il y aura aussi Sirius, Remus et Peter. Ce sera comme au bon vieux temps.

— Comme au bon vieux temps ? marmonna Rogue sans se retourner. (Il poussa un soupir.) On dirait, Potter, que tu ne réalises vraiment pas ce qu'il y a contre toi,. Tu m'invites chez toi ? Tu voudrais me montrer où tu vis, malgré tout ce que le directeur t'a expliqué ? C'est bien ça ?

James se rembrunit.

— Eh bien, si tu essayes de me dire qu'il ne faut pas te faire confiance…

— J'essaie de te dire de ne faire confiance à *personne*, Potter. Pas maintenant. Tu as Dumbledore, et ton réseau de ton côté. J'espère que tu as bien choisi tes amis – personnellement, j'ai des doutes. Mais tu dois bien comprendre que ceux qui te cherchent sont prêts à tout. Ils n'hésiteront pas à tuer ou à torturer. Il faut absolument que tu réalises le danger qui te guette, sinon tu vas continuer à faciliter la tâche de ceux qui te poursuivent. Ce sera probablement ton dernier avertissement.

Les yeux étrécis, James avança vers Rogue.

— Et comment peux-tu en savoir autant ? Dumbledore ne m'a jamais parlé de meurtre. Il nous a juste averti qu'à cause de d'une prophétie, Tu-Sais-Qui et ses acolytes s'intéresseraient à notre fils. Il nous a conseillé d'être prudents. Il m'a promis de m'avertir dès que le danger deviendrait plus grave. Pourquoi devrais-je te croire ?

— A ton avis, Potter, *qui* a informé le directeur de tout ça ? aboya Rogue tout à coup. (Il s'approcha tellement de James que les deux sorciers étaient quasiment nez à nez dans l'obscurité.) Les temps vont devenir horribles ! Il y aura des risques et des sacrifices qu'une personne comme *toi* ne peut pas envisager. Certains d'entre nous sont prêts à plonger dans la tourmente pour aider les ingrats dans *ton* genre. Certains d'entre nous sont prêts à accepter des responsabilités qui feraient frémir les autres. Et pourquoi ? Eh bien…

Rogue s'interrompit, et jeta un coup d'œil de côté à Lily. La jeune femme rousse les regardait, les yeux écarquillés et inquiets. Le sorcier s'écarta, et se détourna.

— C'est sans importance, dit-il sèchement. Ce qui compte, c'est que tu réalises l'importance des avertissements qu'on te donne, Potter. Ce qui compte, c'est que tu comprennes les risques qui t'attendent. Après tout, ton sort est entre tes mains.

Les yeux toujours soupçonneux, James étudia l'autre sorcier. Finalement, il s'écarta, et reprit Lily par le coude.

— Joyeux Noël à toi aussi, Severus, dit-il.

Quelques secondes plus tard, un craquement sonore résonna dans toute l'impasse. Quand Rogue leva les yeux, il vit que Potter et Lily avaient disparu – qu'ils avaient transplané jusque chez eux. Ils n'avaient pas pris la moindre précaution, mais Rogue n'en fut pas surpris. Très lentement, il secoua la tête. Il était en colère, mais surtout troublé par les émotions divergentes qui bouillonnaient en lui. Il avait pris un risque énorme en les suivant, en veillant sur eux, mais il ne pouvait s'en empêcher. Peut-être devrait-il s'entretenir à nouveau avec le directeur ? Pas tout de suite, mais bientôt. Il ne pourrait pas tout raconter à Dumbledore, bien sûr, mais il lui en dirait assez pour protéger Lily Evans. Il se fichait bien que les Mangemorts aient James, mais pas elle. C'était risqué… Peu importe, Rogue avait l'habitude des risques. Et puis, que pouvait-il lui arriver au pire ? S'il se faisait prendre, Le Seigneur des Ténèbres se contenterait de le tuer. Étrangement, Rogue pensa que mourir serait presque un soulagement.

En y réfléchissant, il se tourna et marcha au hasard dans les rues, sans aucun but.

***

Il n'y avait pas davantage de neige à Godric Hollow.

Quand Peter Pettigrew entendit l'alarme se déclencher dans la cuisine, il sursauta violemment, lâchant presque le livre qu'il feuilletait.

— C'est à toi, Queudver ! annonça Remus. C'est moi qui ai vérifié ce truc la dernière fois. Vas-y vite avant que ce fichu coucou ne recommence, et réveille le bébé.

— J'y vais, j'y vais, grommela Pettigrew en se levant.

Il traversa le salon à contrecœur. Il faisait trop chaud dans la maison, surtout dans la cuisine, et ça le mettait de mauvaise humeur. Depuis qu'il avait réussi à devenir animagus, Pettigrew trouvait toujours étouffante la température normale d'une demeure. Quand il devenait un rat, il appréciait les étroits passages entre les murs, les coins poussiéreux des sous-sols, la liberté de gambader dans les combles pleins de courant d'air. Pettigrew ne l'aurait jamais admis devant personne, mais ses caractéristiques de rat avaient modifié sa personnalité humaine. Parfois, il envisageait même de rester un rat. La vie était bien plus facile pour un rongeur ! Plus de compétition ni de jalousie comme chez les humains. Un rat avait qu'à dormir, manger, gambader, et couiner.

Une fois dans la cuisine, le sorcier ouvrit le four et regarda le gros canard qui rôtissait à l'intérieur. À ses yeux, la bestiole paraissait à point, mais bien sûr, il n'y connaissait rien. Il essaya de se souvenir des instructions de Lily avant son départ… sauf qu'elle avait tellement parlé qu'il n'avait en réalité rien écouté. Était-il censé retourner le canard et changer le bébé ? Ou bien était-ce l'inverse ?

Au-dessus du fourneau, un énorme coucou s'anima soudain. Immédiatement, l'alarme qui avait dérangé Pettigrew dans le salon se déclencha à nouveau. Le coucou émergea d'une porte en bois, et arriva tout droit devant le visage du sorcier. Deux petites ailes s'agitèrent, et l'oiseau ouvrit le bec.

— Canard rôti à l'orange ! chanta le coucou. Encore vingt minutes de cuisson. Il est temps de l'humecter. Il est temps de l'humecter. Personne n'aime la volaille desséchée.

— Je me demande ce que donnerait un coucou rôti, grogna Pettigrew en sortant sa baguette.

L'oiseau sembla tourner la tête pour mieux examiner le sorcier.

— Pas besoin d'être grognon, dit-il d'un ton sec.

Avant que Pettigrew ne puisse lui répondre, il retourna dans sa maison de bois, et referma la porte avec un claquement sonore.

D'un geste maladroit, Pettigrew inonda le canard d'une louche de sauce, sans trop savoir comment utiliser l'étrange ustensile tubulaire avec une grosse poire en plastique au bout. Il détestait les cuisines moldues ! James avait bien promis d'améliorer l'endroit quand lui et Lily s'étaient installés là, mais actuellement, le sorcier était bien trop occupé à savourer sa petite vie domestique au milieu de Nulle Part. Pettigrew détestait la campagne ! Heureusement, il avait grandi à Londres. Il *adorait* l'animation des grandes villes. Il avait aussi plutôt bien vécu. Bien sûr, sa famille n'était pas riche – du moins si on la comparait à celle de Sirius – mais il avait au moins connu une cuisine magique et bien organisée. Il referma la porte du fourneau un peu trop bruyamment.

Du salon, Remus s'exclama :

— Est-ce que le canard se montre récalcitrant ?

— Désolé, répondit très vite Pettigrew. La porte m'a échappé des mains. J'ai les doigts graisseux à cause du jus.

— En tout cas, fais attention ! Si tu réveilles le bébé, c'est toi qui le changeras.

— D'accord, Remus.

Debout dans la cuisine, Pettigrew lutta pour contenir sa colère. Ces derniers jours, il était de plus en plus frustré, sans trop comprendre pourquoi. Bien que Remus, Sirius et James soient ses meilleurs amis, la plupart du temps, Pettigrew avait envie de hurler contre eux. Il ne riait plus avec eux. Et, il ne pouvait pas davantage hurler… ce qui rendait les choses pires. La servilité aimable qu'il entendait dans sa voix le dégoûtait. Il aurait voulu hurler : « *Tais-toi, Remus. Tu n'as pas d'ordres à me donner. Qu'est-ce que tu sais de la vie, d'ailleurs ? Tu restes assis, planté, content de toi, comme si tu connaissais tout. Et pourtant, c'est toi le loup-garou dans cette pièce, pas moi. Non, moi, je suis celui qui a passé des années à devenir animagus pour rester avec toi quand tu te transformes ; pour protéger le monde de toi ; pour te protéger du monde. Et voilà toute la gratitude que tu me montres ? Tu me donnes des ordres comme si j'étais un elfe de maison au cerveau déficient !* »

Pettigrew s'approcha de la fenêtre et, au-delà de son reflet, il regarda la lune qui brillait derrière les branches dénudées des arbres. Il soupira, et chercha à se calmer. Bien sûr, il était injuste envers Remus. Remus lui montrait sa gratitude, parfois. Oui, les trois Maraudeurs étaient gentils avec lui, la plupart du temps. Dans la fenêtre, Pettigrew vit son reflet hocher lentement la tête. Mais il savait la vérité. Aucun des trois autres ne le lui dirait jamais en face, mais tous savaient que Pettigrew ne faisait pas « réellement » partie de leur cercle. Pettigrew n'avait pas leur assurance, leur inconscience. Toute sa vie, il avait désespérément essayé de leur ressembler, de marcher comme eux, le visage au vent, une étincelle dans les yeux, sans jamais regarder en arrière. Mais au fond de lui, Pettigrew était conscient que cette bravoure affichée n'était qu'un simulacre. Ce qui, chez James, Remus et Sirius, était une noble qualité devenait chez lui de la couardise. Le sachant, la plus grande terreur de Pettigrew était qu'un jour les trois autres le voient sous son véritable jour : un rat sous forme d'homme, et non le contraire.

La semaine passée, Sirius avait pris Pettigrew à part. Il venait de rentrer d'un tour sur cette ridicule moto qu'il adorait, et avait proposé à Pettigrew de l'emmener un moment, pour qu'ils puissent parler

discrètement. Pettigrew avait une peur panique de cette moto, et de ce fait, la détestait. Il avait bafouillé une excuse, prétendu devoir rentrer à son appartement, mais Sirius avait repoussé ses arguments de la main, sans s'y attarder, comme si le monde entier pouvait obéir à l'un de ses gestes négligents. Avec une jalousie féroce, Pettigrew n'avait pu s'empêcher de penser que pour Sirius, c'était peut-être vrai.

Bien campé sur sa moto, les yeux fixés sur la rue qui s'étendait devant lui, Sirius avait annoncé :

— James et Lily vont bientôt avoir besoin d'un gardien du secret. J'ai réfléchi sur celui qui serait le mieux à même de remplir cette tâche, Queudver, et j'ai pensé à toi. Qu'est-ce que tu en dis ?

Pettigrew savait que la plupart des sorciers auraient été flattés d'une telle proposition. C'était un grand honneur, pas vrai ? Mais lui ne le ressentait pas comme ça. Au contraire, il n'éprouvait que de la colère et de la honte. Sirius ne pensait pas à Pettigrew parce qu'il était le plus honorable ou le plus fiable du trio. Quelle plaisanterie ! Sirius suggérait Queudver parce qu'il avait la réputation d'être inoffensif. Les autres auraient éventuellement le courage, l'audace, ou même l'effronterie de commettre une trahison, mais pas Pettigrew. Il n'était qu'un rat. Quand on y réfléchissait, un rat n'était qu'une grosse souris, le symbole même de la lâcheté. Oui, Pettigrew ferait un excellent gardien du secret. Il n'était pas le meilleur sorcier, mais le plus faible et le plus timide. Il ne trahirait *jamais* les Potter, il n'en aurait *jamais* le courage.

La nuit passée, la lune était pleine. Et comme d'habitude, les quatre Maraudeurs s'étaient transformés pour sortir dans le jardin de derrière, vers la forêt voisine. Remus, le loup ; James, le cerf ; Sirius, le chien ; et courant derrière eux comme un malheureux, il y avait eu Pettigrew, le rat. Quand les autres étaient entrés dans la forêt, Pettigrew était à la traîne, comme d'habitude. En fait, il s'était même retrouvé tout seul. Peut-être les autres couraient-ils plus vite, sans se donner la peine de l'attendre ? Peut-être Queudver avait-il cessé ses efforts pour rester avec eux ? Peut-être aussi – mais si c'était vrai, Queudver lui-même n'en avait pas eu conscience – s'était-il attardé en arrière juste pour vérifier si les autres remarqueraient ou pas son absence. Si telle avait été son intention, il avait été déçu. En quelques secondes, le trottinement de ses amis avait disparu au fond des bois, perdu dans le chaos dense de la nuit.

Mais Queudver n'était pas resté seul très longtemps. Après tout, il avait rencontré quelqu'un. Quelqu'un qui l'attendait.

Dans la cuisine, fixant toujours son reflet, Pettigrew pouvait à peine se rappeler cette nuit-là. Souvent, il avait la sensation que sa mémoire de rat était un peu brouillée. Mais ce souvenir en particulier possédait comme un flou volontaire, aussi peut-être sa mémoire avait-elle été magiquement modifiée. Pettigrew sentait tourbillonner dans sa tête quelques lambeaux de souvenirs, comme un vol de moustiques qui ne se posait jamais. Il y avait eu des hommes en noir, qui avançaient furtivement dans la forêt… à la recherche de quelque chose. L'un d'entre eux avait trouvé Queudver, et reconnu le rat pour ce qu'il était. Ensuite, tous lui étaient tombés dessus. Bien sûr, Queudver était terrifié, certain d'être tué sous sa forme de rat. Mais alors, l'un des sorciers lui avait parlé, d'une voix insidieuse, apaisante et doucereuse. En tant que rat, Queudver devait se concentrer pour comprendre le sens des mots, mais il avait au moins saisi une certitude : ce sorcier était un démon – peut-être même le pire démon jamais créé. Et malgré ça, ce sorcier voyait en Queudver quelque chose d'intéressant. C'était une sensation… enivrante.

— Personne ne t'apprécie à ta juste valeur, pas vrai ? avait soufflé la voix doucereuse au rat. Je le vois. Je le sens. Tes « amis » sont incapables de sentir ton véritable potentiel. Mais moi, je le fais. Oh oui, je te vois pour ce que tu es réellement, mon cher. Je saurais utiliser un sorcier avec tes rares talents. Tu devrais me rejoindre, je t'aiderais à atteindre la grandeur. Avec moi, mon petit ami rat, tu

pourrais devenir bien plus important qu'aucun de tes « amis » n'a jamais pu l'imaginer. Et c'est ce que tu désires, pas vrai ? Oui… oui, bien sûr. C'est ce que tu désires plus que tout. *Plus que tout*…

— Pourquoi ne pas le torturer ? avait proposé un des autres hommes noirs. Il pourrait nous montrer l'endroit dès cette nuit. Nous savons qu'ils vivent non loin de là.

— Lucius, ne te montre pas si hâtif, s'était moqué la voix douce. Que tu es maladroit, mon ami ! Tu manques de la plus élémentaire subtilité. Celui-ci a bien plus de valeur que tu ne le crois. Nous allons donc le surveiller… et attendre.

Ces mots avaient rendu Queudver enragé, comme une sorte de démangeaison plantée au centre de son cerveau. Ces êtres le terrifiaient ! Il craignait encore d'être tué quand soudain, tous avaient disparu, s'effaçant dans un tourbillon de fumée noire. Les chasseurs avaient abandonné la piste.

Bien sûr, Pettigrew devinait l'identité de ces inconnus rencontrés dans les bois. Il savait aussi ce qu'ils cherchaient. Il désirait ne jamais revoir cet être avec cette horrible voix tentatrice. *Jamais.* Malgré tout, Pettigrew ne voulait pas – ne pouvait pas – trahir ses amis.

Mais Queudver, par contre…

***

A ce moment, la porte d'entrée s'ouvrit, laissant un courant d'air froid pénétrer dans la petite chaumière. Pettigrew entendit en même temps la voix de Lily :

— Il a dû se tromper, James. Et sur un point au moins, il a raison : tu es très soupçonneux.

Remus leva les yeux, et referma son livre.

— *Qui* a dû se tromper ? demanda-t-il

— Nous avons croisé Servilius en quittant le Chemin de Traverse, répondit James. Et je te raconterai tout quand Patmol sera là. Je veux voir vos deux têtes en même temps quand je vous répéterai ce qu'il a dit. Au fait, où est Sirius ?

— Il est parti faire un tour dehors, en passant par le jardin de derrière, répondit Remus, les yeux au ciel. Tu sais qu'il n'aime pas du tout lire. Une heure à peine après votre départ, il a commencé à s'agiter. Il ne devrait pas tarder à revenir.

— Et mon canard ? demanda Lily.

Immédiatement, elle partit à grands pas vers la cuisine, et dépassa Pettigrew à la porte.

— Demande au coucou si tu veux en être sûre, répondit Pettigrew. Mais à mon avis, il est cuit. Nous pouvons manger quand tu voudras.

— Oh-oh, remarqua Remus en se levant. Quelqu'un d'autre vous a entendu arriver.

— Il a dû être réveillé par le bruit de la porte, dit James.

Il levait les yeux vers l'escalier étroit. On entendait les cris affamés d'un bébé à l'étage. Lily réapparut immédiatement à la porte de la cuisine.

— Je vais le chercher, annonça-t-elle.

— Oh non, pas question, dit James qui s'élança vers les escaliers. Il faut d'abord le changer, et c'est à moi de le faire. Toi, tu as un volatile à sortir du four. Et je préfère que tu t'en charges.

— Quel père exemplaire ! s'exclama Remus avec un sourire.

— Oh, si nous étions des Moldus, James ne voudrait pas davantage changer une couche qu'écouter un opéra, dit Lily en sortant sa baguette. Mais Hagrid nous a offert ce nouveau pot nettoyeur en forme d'octoligator. Je ne sais pas qui rit le plus fort, de James ou d'Harry, chaque fois que la couche ressort de sa bouche toute propre et chaude.

Pettigrew se laissa tomber sur le canapé.

— Ça paraît marrant, dit-il.

— Lily ? (Remus s'approcha de la porte de la cuisine et demanda :) Tu as besoin d'aide ?

— Non, je pense pouvoir faire léviter un canard hors du… Non, attends !

On entendit le bruit d'une porte qui claquait, puis les pattes d'un gros animal claquer sur le carrelage. Remus s'effaça prestement du chemin tandis qu'un chien noir émergeait de la cuisine, traversait le salon en courant, et montait les escaliers, laissant derrière lui un courant d'air glacé.

— Sirius ! cria Lily en colère. Tu as failli me faire lâcher le… Et regarde un peu ! Tu as mis de la boue partout dans la cuisine !

— Je m'en occupe, dit Remus, en cachant son sourire.

Il sortit sa baguette, et pénétra dans la cuisine où Lily marmonnait toujours.

Assis sur le canapé, Pettigrew écoutait les bruits de la maison. Remus et Lily bavardaient dans la cuisine ; Sirius et James riaient à l'étage. Au bout de quelques minutes, les deux sorciers redescendirent l'escalier, Sirius le premier, dans un pantalon noir et un tee-shirt de la même couleur avec écrit STYX en lettres blanches à l'avant. James le suivait, un bébé serré dans les bras.

— En parlant de cadeaux, dit Sirius, j'ai laissé un petit paquet dans le jardin de ta voisine.

— Sirius ! aboya Lily de la cuisine.

— Quoi ? C'était juste un gnome de jardin. Pas un vrai, bien sûr. Juste une petite statue moldue. Je croyais qu'elle adorait ce genre de choses.

— Si tu continues à faire des bêtises pareilles, je ne te garderai plus de vêtements de rechange chez moi, cria Lily, mais elle paraissait adoucie.

Sirius s'approcha de James.

— Pourtant, c'est un très joli nain de jardin, grommela-t-il. Je l'ai pris chez le vieux type horrible, qui habite au bout de la rue.

— Voilà un bonhomme, tout beau, tout propre, dit James.

Il plaça le bébé dans les bras de Pettigrew et se jeta dans un fauteuil proche. Maladroitement, Pettigrew balança son fardeau, en essayant de lui sourire. Le bébé s'agita, et le regarda. D'un air solennel, le petit visage se plissa. Le bébé se mordilla la bouche et tendit la main. Il s'accrocha au petit doigt du sorcier de son petit poing serré.

Lily émergea de la cuisine, en s'essuyant les mains sur un torchon.

— Oh, qui voilà ? roucoula-t-elle. Mon petit Harry. Est-ce que tes oncles ont été gentils avec toi ?

Remus sortit de la cuisine derrière Lily. Lui aussi s'approcha du canapé, et regarda le bébé couché dans les bras de Pettigrew. Avec un sourire penaud, le petit sorcier maigrelet leva les yeux vers les deux autres.

— Aussi gentils que le méritait un sage bébé endormi, répondit Remus à Lily.

— Tout le monde affirme qu'il a les yeux de Lily, remarqua James, qui souriait à son fils, mais le reste de son apparence est entièrement Potter.

S'installant également sur le canapé, près de Pettigrew, Sirius se pencha sur le bébé.

— Je ne sais pas trop, dit-il. Il parait banal, non ? Il n'a aucun signe distinctif, pas de marque de naissance, ni de tatouage, comme son parrain – moi. Est-ce que vous…

— Silence ! s'exclama Lily. (Elle se pencha, récupéra son fils, et le câlina avec amour.) Ce bébé est parfait, de la tête aux pieds. Pas vrai, mon chéri ? Bien sûr que tu es parfait. Un parfait petit bébé. Tu as faim ? Hmm-hmm.

Comme s'il comprenait, Harry poussa un petit cri et s'étira dans les bras de sa mère. Il était trop jeune pour le réaliser, mais il était parfaitement heureux. Tout allait bien dans le monde qu'il connaissait. Autour de lui, il y avait des visages aimants, des sons familiers. La chaumière où il vivait représentait tout son monde, bien douillet. Son ventre serait bientôt rempli. Pour un aussi petit bébé, le temps n'avait aucune signification, aussi seul le présent importait, le moment qu'il vivait. Dans l'immédiat, tout était parfait. D'après Harry, ce bonheur idéal serait éternel.

Pendant que Lily nourrissait son bébé, le canard attendait sur le fourneau de la cuisine. Bientôt, selon la tradition, Remus se chargerait de le découper. La jeune sorcière pensa aux événements de la soirée. Il était difficile de ne pas s'inquiéter. Aussi incroyable que ça paraisse, il y avait quelque part des gens, menés par un horrible mage noir, qui paraissaient en vouloir à la vie de son adorable bébé. L'ordre du Phénix les aidait, mais James et elle devraient vite prendre de strictes mesures pour placer leur chaumière sous la protection de divers sortilèges. C'était nécessaire pour que Lily puisse bien dormir la nuit. Malgré le mépris qu'avait James pour le pauvre Severus, Lily était heureuse de savoir qu'il veillait sur eux en secret. Severus Rogue était un sorcier incompris, malheureux et troublé. Lily était désolée en repensant à ce qui s'était passé – ou pas – entre eux autrefois, mais elle avait confiance en lui. Peu importait qui Severus fréquentait – et Lily préférait nettement ne pas connaître tous les détails qu'elle devinait pénibles – elle restait certaine que jamais il ne permettrait qu'un grave danger les menace, elle et son fils.

Elle se souvint de ce qui s'était passé entre eux dans la ruelle, plus tôt…

— Si tu tiens réellement à moi, tu te rappelleras de ça, chuchota Lily dans l'allée, tandis que James partait chercher sa baguette.

Elle avait ouvert le sac blanc de chez Caprice Enfantin*, pour en sortir un petit pyjama d'un vert lumineux. Elle le tendit à Severus pour qu'il le touche. Ce qu'il n'avait pas fait. Lili étudia un moment les yeux noirs du sorcier, ses traits durs, son aspect farouche.*

— Tu te souviendras que c'est ce qui compte le plus au monde pour moi, insista-t-elle. Je sais que tu détestes les choix que j'ai faits, Severus, mais je ne veux pas que tu haïsses ceux que j'aime. Fais tout ce que tu peux pour protéger mon bébé. Tu ne me dois rien, bien sûr, mais si tu tiens vraiment à moi, alors, sache qu'il fait partie de moi. Peut-être aura-t-il davantage besoin de toi que moi. Je t'en supplie, Severus.

Le sorcier n'avait rien répondu, mais c'était inutile. Alors que Lily rangeait la grenouillère dans le sac, James était revenu. Severus les avait regardés, avec une expression insondable. Il n'était pas parfait, mais Lily savait qu'il tenait toujours à elle, même s'il se détestait pour ça.

Lily hocha la tête. Severus ferait ce qu'il fallait. Bien sûr, ce n'était qu'un petit réconfort, mais pour l'instant, c'était assez.

Repu et satisfait, bébé Harry adressa à sa mère un grand sourire. C'était son premier Noël, un moment merveilleux.

À l'extérieur, silencieuse et parfaite, la neige se mit à tomber.

FIN



III – L’escapade de Petra

Une histoire de Petra Morganstern

Dédicacé à Tom Grey et supportstacie.net

— Albus, ce n’est pas un sport de combat ! Tu as failli casser ma baguette, gros balourd.

Etalé sur le plancher, James repoussa son frère de lui, et roula près de la chaise. Albus se releva d’un bond.

— Si tu faisais partie d’une équipe de Quidditch, se moqua-t-il, tu serais peut-être plus à l’aise dans une mêlée. De plus, si tu n’étais pas aussi mollasson sur tes jambes, nous jouerions encore, et j’aurais déjà gagné.

James se laissa tomber dans un siège, et se frotta énergiquement pour s’épousseter.

— Pas du tout, je gagnais ! protesta-t-il. Et c’est ça qui t’a mis en colère. Lily a raison : tu es mauvais perdant. Elle m’a dit qu’elle ne jouait jamais à Rampes & Poignées avec toi parce que, la dernière fois qu’elle a gagné, tu as jeté toutes les pièces du jeu par la fenêtre.

— Ce n'est pas vrai, grommela Albus. Elle n'a jamais réussi à me battre à ce jeu ridicule. De plus, maman a tout récupéré dans le jardin avec un simple sortilège *Accio*.

La salle commune était quasiment vide. James se tourna, en levant sa baguette, et demanda :

— Rose, c'est quoi le score ?

Assise dans un fauteuil, près de la cheminée, sa cousine poussa un soupir.

— Sept à zéro, répondit-elle, sans lever les yeux de son livre.

— Et qui perd ? insista James, avec un coup d'œil entendu vers son frère.

— Moi, répondit Rose. Silence, et laissez-moi lire. J'apprends quelque chose d'important, aussi je préférerais ne pas être dérangée.

Albus pointa sa baguette sur une pomme (pas mal abîmée) posée sur une chaise voisine.

— Lève simplement la cible, dit-il à James. Je vais lui rentrer dedans si fort qu'on pourra récupérer de la compote sur les murs pendant des semaines.

James éclata de rire, et les deux frères se remirent à faire léviter la pomme entre eux.

Du coin de la salle où elle était assise, Petra Morgenstern, silencieuse, les regardait jouer. Chacun des garçons faisait de son mieux pour envoyer des sortilèges plus puissants que son adversaire, et la pomme s'agitait en l'air, tournant et esquivant. Albus fonçait entre les meubles, sans regarder où il allait. Sa concentration était telle qu'il se mordait les lèvres. Il renversa aussi au passage une table basse. La pomme bondit par-dessus le canapé, et faillit atterrir sur les genoux de Petra. James plongea dessus, la main tendue, secouant sa baguette de façon énergique. Il était planté juste devant Petra, mais il ne quitta jamais des yeux la pomme qui tournoyait. Petra ne bougea pas. Au bout d'un moment, la pomme fut renvoyée de l'autre côté de la pièce, vers la cheminée. James courut pour rester dans le jeu. Il tenait absolument à empêcher Albus d'en reprendre le contrôle et de marquer un point.

Quelques minutes plus tard, Petra se leva. Sans réellement savoir où aller, elle traversa la pièce et passa entre les deux frères. Aucun des deux ne la regarda, même quand elle effleura au passage le genou de James avec l'ourlet de sa cape. Petra n'en fut pas surprise. Elle avait reçu cette cape d'invisibilité dans un colis qui lui venait de son père défunt, et c'était une cape magique d'une puissance incroyable. En réalité, elle ne tenait pas vraiment à se cacher des trois cousins. Mais elle avait pris l'habitude récemment de toujours porter le vêtement, en partie parce qu'il lui tenait chaud, mais surtout parce qu'il lui donnait la liberté nécessaire pour… explorer.

Etre invisible était un atout important pour quelqu'un qui avait de très nombreux secrets à cacher.

Petra déambula tranquillement dans les couloirs déserts. De la main droite, elle suivait les murs de pierre glacée. La plupart des lanternes avaient été éteintes, mais une froide lumière d'hiver jaillissait des quelques fenêtres. La pénombre des couloirs en était éclaircie, les peintures et les armures alignées le long des murs paraissaient froides et mortes. Sans en être consciente, Petra serrait dans la main gauche un petit objet. Elle ne le regardait jamais. En réalité, elle aurait été surprise – et même choquée – de le voir dans sa main, presque comme s'il avait une vie propre. Mais Petra continuait à marcher. Elle n'utilisait que sa main droite pour ouvrir les portes ou se tenir aux rampes d'escalier. Sa main gauche restait serrée à son côté, toujours, gardant ses propres secrets, sinistres et inconnus.

Le directeur de l'école, Merlin, était là, quelque part. Petra ignorait où il se trouvait au juste dans le château, mais elle sentait sa présence. Il venait de rentrer, après plusieurs jours d'absence – elle le savait. Depuis quelques temps, Merlin cherchait quelque chose, et ça le préoccupait. Tant mieux. Petra avait la quasi-certitude que, malgré sa puissance magique, sa cape d'invisibilité ne suffirait pas à la

cacher du directeur si par hasard il apparaissait dans le couloir. Pour le moment, Petra était heureuse que personne ne la voie, surtout Merlinus. Aussi elle continua à marcher tranquillement, sans paraître se presser.

Au sommet des escaliers, Petra tourna à droite. Elle avança en silence dans un corridor sombre, et se dirigea vers une grande fenêtre ouverte sur le palier. Il faisait bien plus froid dans cette partie du château – et il ferait glacial à l'endroit où elle allait, mais Petra ne s'en souciait guère. Elle sentait à peine le froid.

Elle savait que ce qu'elle faisait n'était pas bien, et pourtant, de plus en plus, elle perdait toute différenciation entre le bien et le mal. Ça n'avait plus d'importance. Elle avait beaucoup changé depuis quelques mois. Tout était confus dans sa tête. Elle avait trop de choses difficiles auxquelles penser. Son père et sa mère d'abord ; le colis qu'elle avait reçu du ministère ; et même la cape d'invisibilité qu'elle portait actuellement. Il y avait quelque chose de fondamentalement détraqué dans la façon dont elle appréhendait ces objets, et pourtant, elle n'arrivait pas à en affronter l'idée. Ça lui faisait trop mal. Il y avait un problème ! Petra était intelligente, aussi il lui était difficile de s'aveugler éternellement. La voix de la chambre secrète lui avait promis que bientôt, tout changerait. Bientôt, ses espoirs aboutiraient, l'équilibre reviendrait, et tout serait terminé. Plus rien n'aurait d'importance. Son malaise disparaîtrait à jamais, dans une lumière aveuglante, à l'aube d'une nouvelle réalité. En attendant, Petra devait simplement s'arranger pour supporter son cœur troublé, son esprit confus. Elle pensait pouvoir le faire. Du moins, elle l'espérait.

Elle resta un moment immobile devant la porte de la salle de bain des filles, à l'étage. À l'intérieur, se trouvait l'escalier secret qui descendait dans la chambre – la caverne où se trouvait l'étrange piscine lumineuse. Petra réalisait vaguement qu'elle devenait de plus en plus obsédée par les secrets qui se révélaient peu à peu à elle, la tentant, l'appelant. Mais en même temps, elle avait conscience qu'elle ne trouverait rien de nouveau en bas. Du moins, pas encore. Elle avait besoin de descendre dans l'obscurité, de revoir le visage de ceux qu'elle aimait, mais elle savait pourtant que ça ne ferait que la bouleverser. Une fois de plus, elle en ressortirait frustrée et amère. Le temps n'était pas encore venu. Jusqu'au dernier moment, elle ne pouvait que regarder, espérer. Et craindre.

Invisible, sa main gauche serra plus fort le petit objet qu'elle tenait : une poupée de toile de jute, avec des yeux de boutons et des cheveux noirs ébouriffés. Sur le front, il y avait une cicatrice en forme d'éclair, dessinée à l'encre vert sombre.

Dans la salle commune de Gryffondor, James leva soudain une main sur son front qu'un bref élancement douloureux venait de traverser. La douleur disparut presque immédiatement, mais James en fut un moment distrait, assez pour que son frère touche sa cible, pour la première fois. Quand Albus poussa un rugissement de plaisir, James secoua la tête, à la fois inquiet et troublé.

Les sourcils froncés, Rose leva les yeux et croisa le regard de son cousin. Elle tenait entre les mains un livre relié de tissu bordeaux, très ancien et usé. Sur la tranche, en lettres d'or terni, il y avait les mots : Livre des Mondes Parallèles, tome 3.

Dans le couloir, devant la salle de bain des filles, Petra restait parfaitement immobile, la main droite levée, sans réellement toucher l'épais panneau de bois. Finalement, elle cligna des yeux, et s'écarta de la porte. Peut-être était-elle suffisamment descendue dans la chambre ces derniers temps ? Peut-être valait-il mieux faire une pause ? Lentement, luttant contre les ordres que lui chuchotait son

cœur, Petra se tourna, et revint sur ses pas. Cette décision ne la soulagea pas, mais elle eut néanmoins la sensation de davantage maîtriser sa vie.

Ces derniers temps, c'était plutôt rare.

***

Dans la lumière froide de l'après-midi, la colline couverte de neige était presque aveuglante. En quittant le château, Petra plissa les yeux et écouta le bruit de ses pas qui écrasaient la glace sur le chemin. Elle n'avait pas réellement de destination en tête, mais très vite, entre les arbres, apparurent les toits des maisons de Pré-au-lard. Des filaments de fumée blanche s'échappaient des cheminées, dessinant des lignes dans le ciel, symboles de foyer heureux, de chaleur et de cuisine familiale. Au loin, Petra entendait l'écho des chants de Noël. Elle esquissa un léger sourire, et se dirigea vers le village.

Lorsqu'elle entra à Pré-au-lard, Petra savoura la vue de la foule en habits de fête. Les sorciers étaient agglutinés dans les rues où ils bavardaient et riaient. Avec un autre sourire, Petra continua à avancer. Elle s'était brièvement arrêtée dans sa chambre, à Poudlard, pour enlever et ranger la cape d'invisibilité de son père – et la mystérieuse poupée – aussi de nombreux passants lui rendaient son sourire. Un petit sorcier chenu s'arrêta devant elle et s'inclina pour la saluer, soulevant en même temps son énorme chapeau de laine pour révéler un crâne parfaitement lisse et chauve.

— Joyeux Noël, jeune beauté ! s'exclama-t-il avec entrain. J'espère que la nouvelle année vous apportera de grandes joies.

Petra lui répondit par un sourire mystérieux, et continua son chemin.

Devant le magasin *Weasley, Farces et Attrapes pour Sorciers Facétieux*, une foule nombreuse et agitée hurlait pour entrer. Un panneau, sur la porte extérieure du magasin, annonçait : « *Soldes incroyables ! Profitez de la folie furieuse de George Weasley ! Prix Imbattables ! N'hésitez pas !* » Petra regarda les badauds, mais ne reconnut personne dans cette mêlée rieuse et batailleuse. Aussi, elle passa de l'autre côté de la rue, jeta un bref coup d'œil sur le kiosque à journaux sur deux étages, et se dirigea vers *les Trois Balais*, à l'extrémité de la Grand-rue.

Une fois à l'intérieur, il faisait très chaud. Petra trouva la taverne bondée, de nombreux sorciers et sorcières papotaient gaiement, regroupés autour des petites tables où ils buvaient des Bièraubeurre ou du whisky-de-feu parfumé à la crème de menthe. Avec leurs voix bruyantes qui renvoyaient des échos sur les murs, on se serait cru dans une volière. Petra se fraya un chemin jusqu'au bar, et s'installa sur l'un des tabourets libres près du comptoir.

— Que puis-je vous servir, ma jolie ? hurla Mme Rosmerta pour se faire entendre par-dessus la cacophonie des voix.

Elle se penchait vers Petra, tout sourires, appréciant de toute évidence la foule qui animait son commerce durant les vacances.

— Pourrais-je avoir une chambre pour une nuit ou deux ? demanda Petra.

En même temps, elle poussait un galion sur le bois lisse et poli du bar. Mme Rosmerta jeta un rapide coup d'œil expert sur la pièce d'or. Si la sorcière n'était plus très jeune, elle gardait les yeux de biche et les courbes voluptueuses qui faisaient d'elle, depuis des décennies, une célébrité au village.

— Vous avez besoin d'une escapade, jeune fille ? demanda-t-elle, toujours penchée vers Petra. Êtes-vous certaine que ce soit une bonne idée, ma belle ? Pour le moment, l'ambiance est tout à fait festive, mais quand le soleil se couche, les choses deviennent plus… intéressantes.

— Je suis capable de me défendre, répondit Petra avec un sourire.

Quelque chose, dans ce sourire, fit que Mme Rosmerta écarquilla les yeux. Elle étudia Petra un moment de plus, puis hocha la tête et escamota rapidement le galion.

— À mon avis, le monde a beaucoup à offrir à une femme qui sait ce qu'elle veut, dit-elle, avec une franche approbation. Triplet va vous aider à porter vos bagages, si vous en avez. Nous ne servons pas de petit déjeuner, mais nos repas à midi sont plus que consistants. Il me reste deux chambres, ma belle, aussi choisissez celle que vous préférez. Et prévenez-moi si vous avez besoin d'autre chose, d'accord ?

Avec un sourire, Petra acquiesça. Mme Rosmerta se pencha encore une fois vers elle, et lui chuchota à l'oreille.

— Et comme je viens de vous le dire, gardez bien votre baguette prête quand le soleil se couche. Ces derniers temps, on a vu des loups dans les environs, si vous voyez ce que je veux dire. Deux précautions valent mieux qu'une.

Petra acquiesça une fois de plus, mais cette fois, sans sourire.

***

Le legs de son père défunt ne comportait que quelques habits – un manteau, un chapeau, des souliers d'un cuir si usé qu'ils tenaient à peine debout – une baguette minable, un rasoir, de l'argent : sept galions, deux mornilles et, dans une petite fiole, une poignée de noises que Petra ne s'était pas donné la peine de compter. Ce n'était pas beaucoup, mais c'est tout ce que Wilfred Agnelis avait à la banque le jour de son arrestation. Petra ne savait pas trop comment utiliser cet argent. Dans cette chambre qu'elle venait de louer aux *Trois Balais*, en regardant par la fenêtre la rue Guddymutter qui devenait d'un violet pourpre au crépuscule, elle décida que la dépenser pour son « escapade » – comme l'avait décrite Mme Rosmerta – était un excellent choix. Son père l'aurait probablement approuvé.

Au fond de la boîte envoyée par le ministère, il y avait eu un autre objet, enveloppé dans un mouchoir. Petra avait découvert une petite broche, une opale sertie d'un délicat travail de lacis en or. Bien entendu, elle ne pouvait l'avoir connue, mais lorsqu'elle l'avait prise dans sa main, deux grosses larmes solitaires tracèrent un chemin salé sur ses joues. Petra fut soudain certaine qu'il s'agissait d'un cadeau de Noël que son père avait acheté pour sa mère, quelques jours avant son arrestation. Il n'avait jamais eu la possibilité de l'offrir à Lianna. Petra réalisait que ce n'était qu'une babiole, mais le bijou possédait une grâce et un chic qui la surprenaient. Aussi modeste fut-elle, cette broche avait dû coûter à son père plusieurs mois de salaire. Les yeux fixés sur la pierre lisse et opalescente, Petra imagina son père chez le bijoutier – étrangement, elle savait qu'il s'agissait d'*Ichadur, Cadeaux rares et précieux,* à l'angle du Chemin de Traverse et de l'Allée des Embrumes.

Son père portait sa plus belle chemise et une cravate. Mal à l'aise, il tirait sur son col, cherchant à faire bonne impression, tandis que le propriétaire – Mr Ichadur lui-même – soupirait avec un sourire glacé. Petra vit la lumière qui brillait dans le regard de son père, posé sur la broche d'opale, présentée dans une vitrine. Elle le vit s'approcher du bijou, enthousiasmé par sa beauté élégante. Son père éprouvait une joie pure et authentique. Le prix indiqué sur un discret panonceau noir, près de la broche, était supérieur à ce qu'il avait prévu de payer, mais il décida malgré tout de la prendre. Il dut patienter un mois de plus pour trouver l'argent. Mr Ichadur refusa de lui céder l'objet avant le paiement complet. Il refusa également un rabais. Petra n'avait aucun mal à lire dans l'esprit du marchand retors. En réalité, Mr Ichadur ne croyait pas ce sorcier, modeste travailleur manuel

engoncé dans un manteau mal coupé, capable de payer le prix demandé. Au final, le père de Petra avait cependant apporté la somme convenue, et Mr Ichadur s'était empressé d'emballer le bijou dans un écrin. Il délivra ensuite un reçu officiel – rédigé à la main d'une écriture tarabiscotée. En quittant le magasin, la boîte dans sa poche, Wilfred Agnelis avait le sourire heureux d'un homme qui sait avoir accompli un beau geste pour sa bien-aimée.

Petra fixait toujours la rue enneigée par la fenêtre. Elle tenait la broche dans la main, et ses yeux ne voyaient rien du spectacle qui se trouvait devant elle. Peut-être sa vision des choses n'était-elle qu'une invention, peut-être n'existait ni Mr Ichadur, ni la vitrine avec la broche, ni le sourire de son père, mais… Petra y croyait. Elle avait la sensation que ces souvenirs étaient incrustés dans l'opale de la broche, comme un petit trésor inattendu, gardé pour elle en réserve. De plus, Petra connaissait maintenant le visage de son père. Elle l'avait vu dans la piscine mystérieuse aux reflets verts de la chambre. Cette connaissance rendait plus limpide encore les souvenirs liés à la broche. C'était tragique bien sûr, parce que son père n'avait jamais pu offrir son cadeau à son épouse, mais c'était aussi merveilleux, parce que Petra avait ressenti le bonheur de son père. Wilfred Agnelis ignorait le sort qui l'attendait. Pour lui, le futur paraissait banal, et il était heureux.

Sans réfléchir, Petra accrocha sa broche à sa cape. L'ayant fait, elle examina son reflet dans la vitre. Dans le pâle crépuscule, la broche étincelait, elle capturait la lumière et la transformait en pure magie. Petra soupira.

Peu après, elle quitta sa chambre, et referma doucement la porte derrière elle. Elle avait l'intention de faire une promenade.

***

La Grand-rue s'était vidée au coucher du soleil, qui disparaissait à l'horizon dans une explosion magnifique d'orange et de violet. Un vent froid arrivait de l'Est, faisant voler de la neige givrée dans la rue comme du sable. En chemin, Petra s'arrêta devant les diverses vitrines des magasins, et regarda machinalement les marchandises proposées : des épées de gobelins et des calices aux *Ferronneries Ducorbeau* ; de jolies sacoches en cuir et des plumes chez *Scribenpenne* ; des robes multicolores et des ensembles chez *Gaichiffon*. Finalement, Petra sortit du village, et passa devant la vieille Cabane Hurlante. Les barrières étaient à l'abandon, détruites au-delà de toute réparation depuis que la cahute avait cessé d'être hantée. La jeune sorcière resserra sa cape autour d'elle pour mieux lutter contre le froid qui s'aggravait. Quand elle décida de retourner aux *Trois Balais* pour voir si Mme Rosmerta aurait éventuellement quelque chose à lui proposer à manger, Petra ne savait plus exactement dans quelle direction se trouvait Pré-au-lard. Elle regarda autour d'elle. Dans la rue étroite, diverses chaumières plus ou moins délabrées se serraient les unes contre les autres. Heureusement, au-dessus des toits bas, Petra aperçut la lumière dorée des lampadaires de la Grand-rue. N'appréciant pas les silhouettes douteuses qu'elle vit errer devant elle, sur le trottoir, elle s'engouffra dans une ruelle traversière, avec intention d'y trouver un raccourci vers des rues plus animées.

Le passage, encombré par la neige, était très étroit. Petra avança avec difficulté, en se tenant au poteau d'un panneau pour ne pas s'enfoncer dans les congères. La ruelle fit ensuite un angle, bifurquant vers un quartier plutôt sinistre. Petra ignorait qu'il en existait de tels à Pré-au-lard. Des vêtements en lambeaux étaient accrochés, quasiment gelés, sur des cordes tendues entre les masures ; des poubelles s'alignaient contre les murs moisis ; par endroits, les perrons branlants bloquaient presque le passage. Dans les recoins, les ombres s'épaississaient au fur et à mesure que tombait la nuit. À dire vrai, on avait l'impression que l'obscurité n'abandonnait jamais réellement cette ruelle : elle se contentait de s'écarter un peu, quelques heures durant la journée.

À un autre angle de la ruelle, une vive lumière clignotait. Après avoir péniblement échappé à une congère particulièrement épaisse, Petra s'en approcha, et se retrouva au milieu d'un groupe d'êtres misérables, maigres et mal vêtus. Ils étaient tellement enveloppés dans plusieurs épaisseurs de vêtements qu'il lui fallut un moment pour reconnaître des gobelins. Les petites créatures se serraient autour d'un feu magique gobelin, qui brillait avec éclat dans le cul d'un chaudron cassé. Les flammes dansaient et tressautaient, presque sauvages, et semblaient naître de nulle part. Quand les gobelins levèrent les yeux sur Petra, leurs regards vifs étaient insondables.

— Je suis désolée, dit Petra. (Sa respiration créa de petits nuages dans l'air glacé.) J'essayais simplement de retourner dans la Grand-rue. Peut-être pourriez-vous m'indiquer la bonne direction ?

Les gobelins se contentèrent de la fixer, le visage dur, leurs énormes mains aux jointures noueuses serrées sur leurs genoux. Un moment, Petra se demanda s'il s'agissait de Sans-abri, puis décida que non. Les gobelins étaient une race autonome, et pleine de ressources. En jetant un bref coup d'œil dans la ruelle, elle découvrit la vérité : non loin de là, s'ouvrait l'entrée de service des *Ferronneries Ducorbeau*. Les gobelins étaient probablement les ouvriers métallurgiques, qui se reposaient après leur journée de travail. Tout aurait paru parfaitement normal… sans la dureté déstabilisante des regards qui la fixaient.

Petra contourna le petit groupe.

— Tant pis, dit-elle. Je ne suis pas très loin de la rue. Je trouverai mon chemin.

Il fallut un moment à Petra pour réaliser qu'un des gobelins parlait. Il avait une voix profonde, menaçante mais pourtant étrangement polie.

— Est-il possible, compagnons, que cette sorcière ignore avoir pénétré sur un territoire gobelin ?

En l'entendant, Petra se figea, et son sang se glaça. Sans la quitter des yeux, un autre Gobelin s'exprima :

— Oui, c'est aussi mon impression. Et elle l'a fait avec une audace inouïe, sans tenir compte de la coutume et des règlements. Devons-nous les lui expliquer ?

— Je suis désolée, répéta Petra, en gardant une voix calme. Je pensais qu'il s'agissait d'une voie publique. Je n'avais pas l'intention de pénétrer chez vous.

— Elle n'a pas lu le panneau, dit un troisième gobelin. (Il parlait à mi-voix, sans s'adresser directement à Petra malgré son regard glacé posé sur elle.) Elle ignore la loi. Elle espère sans doute notre mansuétude. Pas étonnant de la part d'une sorcière.

Le dos appuyé contre un mur de briques froides, Petra était prise au piège par les trois gobelins. Elle réfléchit rapidement, et se souvint d'avoir sa baguette dans la poche de sa robe. Elle décida de ne pas la sortir, craignant que son geste ne fasse qu'envenimer la situation. Les gobelins se redressèrent, et avancèrent pour la cerner. Les dents de Petra commençaient à claquer sous l'effet du froid.

— Quelle est... euh – la loi ? demanda-t-elle. Je ne m'attends pas à votre mansuétude. J'ignorais simplement qu'il y avait un règlement à suivre. Je serai heureuse de… euh…

— Elle doit payer une amende, coupa le premier gobelin

Ses yeux noirs étincelaient vicieusement à la lueur du feu magique. Petra fouilla ses poches.

— Je n'ai pas beaucoup sur moi, indiqua-t-elle. Seulement six galions, je crois.

— Nous ne voulons pas de l'argent de sorcier, ma belle enfant, ronronna le second gobelin à voix basse. Nous ne sommes pas la banque Gringotts ! Vos devises n'ont aucun intérêt pour nous.

L'un des gobelins leva ses sourcils broussailleux et s'approcha davantage.

— Elle porte sur sa robe la propriété d'un gobelin, compagnons ! dit-il, s'animant pour la première fois. Une larme de lune sertie à l'or fin. Ici, juste sur son épaule !

Le premier gobelin regarda, puis hocha lentement la tête.

— Oui, ceci fera l'affaire. Si la jeune sorcière veut bien…

Il tendit sa main calleuse en direction de Petra.

— Non, répondit-elle, aussi fermement que possible. Je ne peux pas vous céder cette broche. Elle ne m'appartient pas, euh – elle est à mon père. Je ne peux pas…

— Mais elle n'est ni à vous ni à lui, belle enfant, répondit doucement le gobelin. (Il approcha encore.) Cette broche appartient aux gobelins. Vous n'osez quand même pas prétendre que nous sommes incapables de reconnaître notre travail ?

— Non, bafouilla Petra. Je ne dis pas ça. C'est juste que…

— Elle nous insulte, compagnons, dit le troisième gobelin, dont les yeux brillaient d'un éclat horrible. Elle a l'intention de ne pas respecter la loi – de nous refuser son amende – et ceci sur notre propre territoire, en plus.

Petra pressa son dos contre le mur.

— Non. C'est juste que… Il doit bien y avoir quelque chose d'autre !

— Il ne s'agissait pas d'une requête, belle enfant, dit le premier gobelin en élevant la voix. Donnez immédiatement votre amende, sinon nous la prendrons de force. La magie des sorciers n'a aucun pouvoir contre la loi des gobelins. Préféreriez-vous apprendre cette vérité à la manière forte ?

Quand le gobelin se précipita en avant, ses mains osseuses jetèrent une ombre sur la broche accrochée à la cape de Petra. La jeune fille grimaça, et se pressa davantage contre le mur froid derrière elle, mais elle ne pouvait aller plus loin. Rapidement, presque délicatement, le gobelin détacha la broche de la cape. Aussitôt, oubliant la sorcière, il se tourna pour étudier son butin à la lumière du feu.

Petra glissa un peu contre le mur.

— Qu'allez-vous en faire ? demanda-t-elle tristement.

— Elle est encore là ! dit l'un des gobelins.

— Elle partira bien assez tôt, compagnons, répondit un autre, en retournant vers son feu magique.

Sentant son courage revenir, Petra se redressa, et éleva la voix :

— Je vous ai déjà demandé, qu'allez-vous faire de cette broche ?

— Ça ne vous regarde pas, sorcière, répondit le premier gobelin sans se tourner. Cette broche appartient aux gobelins. Vos mains impures l'ont tenue bien assez longtemps. D'ailleurs, jamais, elle ne vous a appartenu. Pas un seul jour !

— Mon père a travaillé très dur pour payer cette broche, dit Petra. Il l'a achetée en toute honnêteté. Je vous interdis de suggérer qu'il l'ait volée.

Manifestement ennuyé, le premier gobelin la regarda derrière son épaule bossue.

— Vous autres, humains, êtes tous des voleurs et des tricheurs quand il s'agit de « payer ». Si votre misérable père prétend avoir possédé cet objet, eh bien c'est un menteur. La broche ne lui a jamais appartenu – jamais ! Il nous faudra au moins un an pour faire disparaître la souillure de son

toucher. Maintenant, disparaissez, avant que nous ne nous mettions réellement en colère. Vous devriez vous réjouir que votre errance de ce soir ait permis de rendre cet objet à ses légitimes propriétaires.

— Cette broche appartenait à mon père, rétorqua Petra, en sortant sa baguette.

Cette fois, le gobelin se retourna, lentement, et étudia Petra de ses petits yeux noirs et perçants.

— Dois-je comprendre, jolie sorcière, que votre père est mort ?

Petra sentit une boule enfler dans sa gorge. Elle déglutit, consciente que ses yeux brillaient de larmes soudaines. Elle n'arrivait pas à parler. Aussi, elle se contenta de hocher la tête.

Le gobelin l'étudia un moment de plus, le regard impassible. Ensuite, à nouveau, il se détourna.

— Voici une bonne nouvelle, compagnons, dit-il sans se soucier de Petra, le misérable voleur est mort. Sa respiration s'est éteinte. Il nous faudra donc simplement six mois pour nettoyer le bijou de sa souillure.

Petra leva sa baguette, et la regarda, les yeux brouillés de larmes. Il y eut un souffle, et le feu magique des gobelins s'étouffa soudain. La noirceur tomba sur la ruelle comme un linceul.

— Ce geste était une erreur, belle enfant, gronda le premier gobelin dans l'obscurité.

— Je ne suis *pas* votre enfant, rétorqua Petra, d'une voix glaciale, létale.

L'enfer se déchaîna. Dans l'obscurité, retentirent des cris, d'horribles coups sourds, et des craquements d'os mêlés à des rugissements. Puis, un vent glacial traversa la ruelle, soulevant la neige, hurlant dans les tuyaux. La scène n'avait duré que quinze secondes.

À l'entrée de la ruelle, là où elle rejoignait la Grand-rue, un jeune sorcier aux cheveux longs s'arrêta. Il écouta, les yeux écarquillés. Les derniers échos des cris et des coups s'étaient dissipés. Il s'accrocha à sa baguette, et avança dans l'obscurité de la ruelle.

— Petra ? cria-t-il, le cœur battant, une terreur soudaine lui serrant la gorge.

Il s'arrêta tout à coup. De l'ombre dense apparaissait une silhouette, qui marchait tranquillement dans la neige fondue. Le sorcier la regarda, baguette levée, aux aguets. Quelque chose semblait briller dans l'ombre, une légère lueur opalescente accrochée à la cape de la silhouette.

— Petra ? insista l'homme, inquiet et surpris à la fois. Petra, c'est toi ? Je te cherchais ! Ça va ?

La silhouette émergea enfin dans la lueur dorée d'un lampadaire voisin.

— Ted, dit Petra. Comme toujours, ton timing est parfait.

Soulagé, Ted Lupin avança, et mit le bras autour de la jeune fille.

— Ça va ? Je t'ai vue passer devant la boutique, il y a un petit moment. Je suis sorti te retrouver aussi vite que possible. Que faisais-tu dans cette ruelle ?

Quand Petra secoua la tête, légèrement, le regard de ses yeux bleus était étrangement figé.

— Rien, je marchais

Ted l'attira loin de la ruelle.

— Petra, franchement, ce n'est pas un endroit où il fait bon se promener. Surtout de nuit. Tu n'as rencontré personne là-dedans ?

— Rentrons, Ted, j'ai froid, dit Petra, ignorant la question.

Elle marcha après de lui, et le laissa lui entourer la taille de son bras, mais en réalité, elle le sentait à peine.

— J'ai froid, Ted, répéta-t-elle, si froid. Je suis quasiment gelée.

***

— Je ne peux pas t'en parler, pas maintenant, dit Petra, désespérée, en fixant le feu. Peut-être, bientôt, mais pas maintenant. C'est trop important. Pour le moment, je veux juste te raconter la boîte que j'ai reçue du ministère. Le legs de mon père.

Ted et elle étaient assis dans deux fauteuils jumeaux, à haut dossier, dans un recoin sombre des *Trois Balais*. Près d'eux clignotait un maigre sapin de Noël, éclairé par des bougies dont les flammes brillaient gaiement de toutes les couleurs imaginables. Il était tard, et le bar était quasiment désert. L'elfe de maison, Triplet, s'agitait entre les tables, poussant magiquement sa balayette et une petite pelle d'un simple claquement de doigts.

— Tu as déjà parlé à Noah, pas vrai ? demanda Ted.

Il regardait le feu à travers sa chope (quasiment vide) de Bièraubeurre.

— Je t'en prie, Ted, ce n'est pas le moment d'être jaloux, soupira Petra avec un petit sourire. Noah et moi ne sommes que des amis, pour le moment du moins. De plus, tu as Victoire. D'après ce qu'on prétend, vous formez un couple.

Ted eut un hochement de tête énigmatique, puis il serra les lèvres.

— Alors tu n'as pas parlé à Noah ? Tu ne lui as rien raconté, c'est ça ?

— Je n'en ai parlé à personne. Ce n'est pas le genre de secret qui se crie sur les toits.

— Mais pourtant, Petra, tu es inquiète, insista Ted. Tu es même terrifiée.

Petra secoua légèrement la tête.

— Je n'ai jamais connu aucun de mes parents, Ted. Ils sont morts quasiment avant ma naissance. Pourquoi maintenant ? Pourquoi sont-ils devenus tellement importants ? Comment des gens qu'on n'a jamais connus peuvent-ils vous manquer à ce point ?

Ted ne répondit pas. Pendant une minute, les deux jeunes gens restèrent ainsi, les yeux fixés sur le feu qui craquait dans l'âtre. Les bûches se réduisaient peu à peu en tisons. Finalement, Ted remarqua :

— A mon avis, il n'est pas nécessaire d'avoir vécu avec des parents pour les connaître. Je pense que tu les connais par le trou que leur absence a laissé en toi. Tu les connais par la forme du vide où ils auraient dû se trouver. Du moins, c'est ce que je ressens.

Petra acquiesça.

— Tout ce que je sais, dit-elle, c'est que j'ai besoin d'eux. J'ai besoin qu'ils me disent quoi faire. Je suis complètement perdue.

— Pourquoi crois-tu qu'ils sauraient ce que tu dois faire ? demanda Ted.

Petra y songea un moment, puis elle haussa les épaules pour exprimer son ignorance.

— Plus je vieillis, continua Ted, plus je réalise que personne ne sait rien. J'ai grandi en pensant que ma grand-mère savait absolument tout. Et puis, il y a quelques années, j'ai compris qu'elle croyait aveuglément à tout ce que raconte *le Chicaneur*. C'est là qu'elle tire sa vision du monde et ses informations. Bien sûr, je n'ai rien de particulier contre *le Chicaneur*, mais je ne pense pas qu'il soit parole d'évangile, ni que ses articles doivent être acceptés les yeux fermés. J'adore ma grand-mère,

mais ce jour-là, j'ai compris, aussi choquant que ça paraisse, qu'elle errait de à l'aveuglette dans la vie, en faisant de son mieux. Au début, cette réalisation m'a paru plutôt terrifiante, mais d'un autre côté, c'est aussi rassurant. Ça signifiait que moi aussi, je serai capable de me débrouiller dans la vie… comme tout le monde.

Petra jeta à Ted un coup d'œil.

— Et aujourd'hui, qu'est-ce que ta grand-mère représente pour toi ?

Ted eut un grand sourire.

— La même chose qu'avant. Grâce à elle, je sais que quelqu'un m'aime. Elle me dit toujours que tout va s'arranger. C'est ce que font les gens qui vous aiment, j'imagine, même s'ils n'en savent rien, même s'ils ont tort. D'ailleurs, c'est sans importance : parfois, on a besoin de les écouter – on a besoin d'être rassuré.

— Je ne trouve pas cette idée particulièrement réconfortante, rétorqua sèchement Petra, en se tournant vers le feu.

— Parce que tu la prends de travers, affirma Ted. Tu penses trop, Petra. Ton problème, c'est que tu es trop intelligente. Tu réfléchis beaucoup trop.

— Mieux vaut un excès dans ce sens que le contraire.

— Pas du tout, dit Ted avec un sourire. Tu sais, des fois, on est tellement certain de ce qu'on veut qu'on se force à le voir, même si ce n'est pas vrai – même si c'est archifaux. Tes parents ne te manquent pas pour la direction qu'ils devraient représenter dans ta vie, Petra. Tes parents te manquent parce que tu as besoin d'eux assis à côté de toi, pour te dire que cette direction est sans importance. Tu peux aller n'importe où. Tout deviendrait une grande aventure s'ils étaient là pour partir avec toi. Parce qu'ils t'aimeraient tout le long du voyage.

Une fois de plus, Petra regarda Ted, sans sourire.

— Et pourquoi te crois-tu un tel expert sur le sujet ?

Ted haussa les épaules.

— J'ai l'âge et l'expérience, et j'ai bu quatre Bièraubeurre. Ajoute un whisky-de-feu, et je pense devenir franchement génial.

Quand Petra ne put s'empêcher de sourire, Ted lui donna un coup d'épaule.

— Tu vois, dit-il. Je te fais rire. Les gens qui t'aiment font ça aussi, tu sais. Ils arrivent à te faire rire même quand tout va mal.

Petra acquiesça, et soupira.

— Je t'aime bien avec les cheveux longs, au fait.

— Oui, ces derniers temps, j'ai essayé différents styles, répondit Ted avec entrain. Je me suis rasé le crâne.

Tandis qu'il parlait, ses cheveux disparurent, créant une coupe militaire. Ça le faisait ressembler au professeur Kendrick Soufflet qui enseignait à Poudlard la Défense contre les Forces du Mal.

— J'ai aussi essayé aussi la longueur des rock stars, continua Ted. (Cette fois, ses cheveux émergèrent de son crâne, et dépassèrent ses épaules, en longues *dreads* tressées.) J'ai même tenté la coupe spéciale George Weasley.

Sa chevelure devint bouclée, sauvage, et d'un roux éclatant. Petra mit les deux mains sur sa bouche pour étouffer son fou-rire.

— Ton visage vient de changer ! haleta-t-elle. Pendant un moment, tu as vraiment ressemblé à George.

— C'est un peu dur à contrôler, admit Ted, en se relevant. Ça fait des années que je n'avais pas utilisé mes dons de métamorphomage. Mais je me souviens encore comment le faire correctement.

Petra s'adossa dans son siège, et regarda Ted récupérer son manteau, accroché près du feu à un piton.

— Tu t'en vas ?

— Oui, acquiesça-t-il. George veut que j'ouvre le magasin demain matin. Cet homme est un tyran, qui ne tient jamais compte du fait que j'aime dormir tard.

Petra souriait en regardant Ted enfiler son manteau.

— Merci, Ted. J'ai bien aimé te parler.

— Parler est ce que je fais le mieux, rétorqua Ted. Désolé de ne rien t'avoir apporté pour Noël.

— D'accord, pour une fois je te pardonne.

Ted se tourna vers la porte, puis s'arrêta tout à coup. Avec un demi-sourire, il revint vers Petra, et se pencha vers elle.

— Tout va s'arranger, chuchota-t-il, intensément. C'est une grande aventure. Tous ceux qui t'aiment – moi le premier – seront avec toi, à tes côtés, sans faillir.

Petra lui adressa un autre sourire, parfaitement authentique. Quand Ted le lui rendit, pendant un moment – très long et presque étrange – ils se regardèrent les yeux dans les yeux, puis Ted se détourna.

— Bonne nuit, Petra, dit-il. Joyeux Noël.

— Joyeux Noël, Ted, répondit-elle.

Il se dirigea vers la porte, zigzaguant entre les tables, enjambant la serpillière trempée de Triplet. Quand il ouvrit la porte, un courant d'air froid et le sifflement du vent entrèrent dans la taverne, puis la porte se referma. Ted était parti.

En silence, Petra fixa le feu. Après une minute, elle se pencha, prit sa cape sur ses genoux, et regarda la broche d'opale qui y était accrochée. Avec soin, elle la détacha, et la prit dans sa main.

— Oh, papa, chuchota-t-elle. Dis-moi que tout va s'arranger. Dis-moi que tu m'aimes. Dis-moi que tu seras avec moi, à mes côtés, sans faillir.

Comme auparavant, tenir la broche d'opale dans sa main fit apparaître dans le cerveau de Petra une image de son père. Elle le vit, encore, acheter le bijou de cet odieux Mr Ichadur ; elle vit sortir du magasin, et marcher dans la rue, sous la neige qui tombait. Il était heureux. Il avait fait un beau geste pour sa bien-aimée.

Tout à coup, Petra se figea, sa respiration s'étrangla dans sa gorge. Ses doigts se resserrèrent autour de l'opale, la recouvrant complètement. S'était-elle trompée ? Était-ce possible ? *Des fois*, avait dit Ted, *on est tellement certain de ce qu'on veut qu'on se force à le voir, même si ce n'est pas vrai…*

Dans la vision que Petra avait dans la tête, son père marchait heureux sur le trottoir enneigé. Il se frayait un chemin dans une foule animée chargée de paquets, et sifflotait gaiement. Et tout à coup, doucement, (et faux) il commença à chanter :

J'ai une fille, belle et adorable, la plus adorable du monde,

Et à ma douce aux cheveux noirs, je donnerai un joli cadeau

Ensuite nous danserons, nous valserons sous la lune ronde

Et nous serons heureux, ma princesse et moi, comme des poissons dans l'eau

Comme des poissons dans l'eau…

Petra cligna des yeux, écoutant la chanson dans sa tête. En réalité, son père n'avait pas acheté la broche pour sa femme. Il l'avait achetée pour l'enfant qui grandissait dans le ventre de son épouse. Bien entendu, il ne pouvait savoir que l'enfant serait une fille, mais il en était certain pourtant. Ou peut-être en rêvait-il, si fort, qu'il se forçait à y croire. Il voulait offrir à sa fille un objet de valeur – une rareté. Avant même qu'elle soit née, il l'aimait déjà, sans la connaître. Ou peut-être la connaissait-il… à cet espoir qui grandissait dans son cœur.

Joyeux Noël, Petra, ma chérie, ma princesse… Joyeux Noël…

Seule dans le bar désert, Petra se laissa retomber sur son siège, et se mit à pleurer, pour le père qu'elle avait perdu. Mais en même temps, elle souriait parmi ses larmes. Elle tenait la broche, son cadeau de Noël. Elle la tenait en serrant le poing, et se balançait dans la lueur du feu mourant, comme si elle était un bébé serrée dans des bras forts, qui la berçaient… la berçaient…

FIN